



National Library of Canada
Collections Development Branch

Canadian Theses on
Microfiche Service

Bibliothèque nationale du Canada
Direction du développement des collections

Service des thèses canadiennes
sur microfiche

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE

FÉMINISME ET SCIENCES SOCIALES
émergence du discours féministe dans
la sociologie

par

Claudette Leblanc

Thèse présentée à l'École des études
supérieures de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention de la maîtrise
ès arts en sociologie.

Hull, Québec, 1981

RECONNAISSANCES

Cette thèse a été préparée sous la direction de Danielle Juteau-Lee, Ph.D., professeur agrégé au département de sociologie de la faculté des sciences sociales de l'Université d'Ottawa..

Des remerciements sincères vont à Danielle Juteau-Lee pour ses encouragements et son intérêt constant tout au long de ce travail de recherche.

Il serait injuste de ne pas témoigner de la reconnaissance aux groupes d'amies qui ont suscité et encouragé, via les nombreuses discussions féministes, la prise de position soutenue dans cette analyse du discours féministe.

Des remerciements chaleureux vont à Claudette Dontigny pour sa patience, sa disponibilité et son long travail de dactylographie.

RÉSUMÉ

L'objectif principal de cette thèse est de retracer l'émergence d'un discours féministe dans la sociologie. Ce discours conteste les conceptions traditionnelles des sexes dans l'analyse de la réalité sociale qui ne rend pas compte de l'oppression spécifique des femmes. Pour le voir et le comprendre, il faut faire de la sociologie du point de vue des femmes, c'est-à-dire rendre visible ce qui a été occulté en parlant de la situation spécifique des femmes. Une sociologie féministe se refuse de construire une idée, un concept femme en dehors du social et reconnaît comme postulat de base à sa recherche une origine sociale à tous les phénomènes sociaux.

Pour ce faire, on dira premièrement ce que l'on entend par une conception traditionnelle des sexes. Puis, on tentera d'identifier et de cerner le cadre d'analyse des discours féministes qui ont conduit peu à peu à l'émergence d'un véritable discours sociologique de l'oppression spécifique des femmes. Ce discours sociologique sera présenté plus en détails et illustré dans le cadre de la contestation féministe. Ainsi, on verra mieux ce que l'on entend par une problématique féministe qui fournit des "réponses" au pourquoi et au comment de l'exploitation sociale des femmes. Finalement on s'interrogera sur les implications d'un tel discours au niveau sociologique et politique.

Cette thèse se veut un débroussaillage des questions soulevées par l'analyse féministe en sciences sociales.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres	pages
INTRODUCTION.....	1
I- CONCEPTION THÉORIQUE DES SEXES: UN MALENTENDU MÉTHODOLOGIQUE.....	9
A) Le biologique.....	10
B) La nature.....	11
C) L'idéologie naturaliste.....	16
D) Les idéologies québécoises.....	17
II- FÉMINISME THÉORIQUE: CADRE D'ANALYSE FÉMINISTE.....	23
A) Perspective historique de la pensée féministe....	24
1) Le discours féministe libéral.....	28
2) Le discours féministe marxiste.....	32
3) Le discours féministe radical.....	35
4) Le discours féministe socialiste.....	40
B) Le discours féministe matérialiste.....	42
1) Problématique.....	42
2) Appropriation collective et privée: sexage..	49
3) Ré-appropriation: libération des femmes.....	51
C) Retrospective et critique des discours féministes.....	52
III- ILLUSTRATION DE L'APPROPRIATION MATÉRIELLE DES FEMMES PAR LA CLASSE DE SEXE DOMINANTE.....	59
A) Formes d'appropriation de la matérialité des femmes.....	60

Chapitres	pages
1) Appropriation du temps et de la présence matérielle.....	60
2) Appropriation des produits du corps.....	62
3) L'usage sexuel collectif et privé.....	65
a) Le mariage.....	65
i) adultère.....	66
ii) aliénation affective.....	67
b) Prostitution.....	68
B) Les moyens d'appropriation.....	72
1) L'amour et le confinement dans l'espace.....	73
2) Violence des hommes, répression physique et idéologique.....	79
IV- FÉMINISME POLITIQUE: LUTTE DES FEMMES.....	86
A) Fondement théorique de la classe des femmes.....	87
B) Lutte féministe: lutte politique.....	97
CONCLUSION.....	104
BIBLIOGRAPHIE.....	113
ANNEXE	
Schéma conceptuel du mode de production.....	118

LISTE DES TABLEAUX

Tableaux	pages
I- Synthèse des définitions du dictionnaire Robert de femme et homme.....	15
II- Discours féministes selon leur vision de l'oppression.....	27
III- Sexage et modèles sociaux d'union homme/femme.....	70

INTRODUCTION

Cette thèse se propose de retracer l'émergence d'un discours féministe en sociologie, d'en cerner le cadre d'analyse et d'en dégager les implications aux niveaux sociologique et politique. Ces préoccupations émanent d'un profond souci de chercheur qui, tout au long de sa formation académique en sciences sociales, s'est interrogée sur les manières d'appréhender la réalité sociale des femmes et des hommes.

Le discours développé par les féministes a été trop longtemps perçu comme une parole en dehors du verbe sociologique et fut considéré au mieux, comme un débat intéressant. Son statut mitigé dans "la grande" discussion théorique a entravé le développement d'une analyse rigoureuse. Si dans le passé les femmes ont surtout réclamé des droits civils pour pallier à leur assujettissement, aujourd'hui, elles cherchent plutôt à connaître les raisons d'être de cette oppression spécifique. C'est un débat actuel autant chez les chercheurs que dans la population en général et cette analyse souhaiterait y apporter une contribution. Ce type d'interrogation implique la reconnaissance de la force d'un discours nouveau sur les formes traditionnelles de voir, de concevoir et d'expliquer la réalité sociale.

L'objet de recherche, d'analyse des sciences humaines et sociales n'a-t-il pas toujours été de comprendre l'être humain dans son milieu: l'être social? L'histoire s'est intéressée aux événements

marquants de cette existence sociale, la psychologie à l'être social comme unité et la politique à la répartition du pouvoir social entre les êtres. La sociologie, pour sa part, s'interroge sur la relation qui s'établit entre les êtres; l'être social en action, dont la plus petite unité d'observation est l'interaction entre deux individus (Rocher, 1968: 25).

La compréhension de l'être social se conçoit dans la science par des visions du monde, constructions de l'esprit qui se traduisent habituellement par un ensemble d'hypothèses systématiquement reliées entre elles. Il faut ensuite faire l'application de ces constructions de l'esprit à la réalité sociale, soit de passer à leur vérification, ce qui exige l'utilisation d'instruments et d'outils. Descartes parlait de ce processus comme "d'un chemin à suivre pour arriver à la vérité dans les sciences", sans doute ce qui lui permit de dire "qu'une méthode suppose un voyageur et un but. Le voyageur étant la raison humaine; le but, la vérité" (Birou, 1966: 210).

En sciences sociales, les théories ne sont pas toujours vérifiées, mais elles cherchent toujours à expliquer le réel et à en rendre compte. Qu'en est-il lorsqu'on s'interroge sur ce processus? Que découvre-t-on? Pour répéter à quelques mots près ce que Juteau-Lee (1980) a déjà exprimé: la science n'est pas la prétendue science neutre et universelle mais bel et bien des sciences partiales et partielles. Les sciences humaines et sociales apparaissent comme la science de la société des hommes et aussi comme la science des hommes dans la société.

Les sciences se seraient-elles trompées de chemin pour occul-
 ter si aisément la moitié de l'humanité? Le voyageur aurait-il, con-
 sciemment ou inconsciemment ignoré les femmes? Comment les scientifi-
 ques ont-ils pu faire pour développer une telle problématique de la
 réalité sociale? Pourquoi une problématique qui se voulait globale a-
 t-elle pu devenir sexiste? Sans doute, par l'exclusion des chercheu-
 ses elles-mêmes et en développant des instruments d'analyse an-
 drocentristes par lesquels l'analyse de la situation des femmes était
 souvent réduite à un examen de variables indépendantes: variable sexe.
 L'exclusion des femmes du travail de recherche a coûté cher à l'histoi-
 re de leur contribution à la pensée sociale. La présence des femmes
 est peut-être restreinte, mais cela s'explique aussi, car même celles
 qui ont participé ont été exclues. Qui a déjà entendu parler de la
 première femme sociologue Harriet Martineau (1802-1876), contemporaine
 de Comte (1798-1857) et de Spencer (1820-1903), qui écrit le premier
 traité de méthodologie en sciences sociales How to observe manners and
 morals (Juteau-Lee, 1980: 22)? Qui connaît Harriet Taylor (1807-1858),
 empêchée par son mari de cosigner Les principes d'économie politique
 écrit avec John Stuart Mill (Michel, 1979: 76)?

Lorsque les constructions de l'esprit des hommes chercheurs
 passent à la pratique, ils analysent les femmes (ce n'est même pas
 réellement une interrogation sur leur situation sociale) par le biais
 de la comparaison dont la norme est bien entendu les hommes. La réa-
 lité sociale se conçoit à partir des hommes, il est donc tout à fait
 logique de la vérifier avec la même norme. Ainsi, les femmes sont me-

surées d'après l'ombre projetée par les hommes. Les catégories sociales sont faussées, la position sociale des femmes n'est pas fonction de leur statut dérivé, la femme d'un ambassadeur n'est pas ambassadrice.

Comment les féministes se différencient-elles de la recherche traditionnelle lorsqu'elles étudient la situation des femmes? Bien sûr, toutes les femmes sociologues ne sont pas féministes. Certaines véhiculent la sociologie masculine bien enracinée dans leur formation. C'est un effort constant pour briser les chaînes de l'endoctrinement, pour résister à la forte influence et à la critique acerbe d'un discours bien établi. Les féministes, lorsqu'elles font de la sociologie, refusent catégoriquement de s'interroger, de construire une idée de la femme en dehors de la société (Delphy et aliae, 1977: 5). Elles relèvent le défi de la sociologie qui:

doit être essentiellement critique, cherchant à démystifier, démasquer: elle doit chercher derrière les formes visibles le rapport réel qui s'y cache.

Faire de la sociologie du point de vue des femmes, c'est rendre visible ce qui a été oublié. C'est mettre en évidence les zones noires. (Juteau-Lee, 1980: 4,25).

Ainsi, le principe premier de toute problématique féministe est de reconnaître la spécificité de l'oppression des femmes. Oppression qui ne trouve pas ses fondements dans la nature, mais dans le social. Les visions du monde des féministes (théories féministes) établissent les liens entre les idéologies, les institutions, les lois sexistes et les structures socio-politico-économiques qui les sous-tendent. Ces structures déclenchent un engrenage de rapports sociaux systématiques entre

les hommes et les femmes, engrenage qui consolide la société des hommes: le patriarcat.

Toutes ces raisons encouragent la position théorique de cette recherche; c'est parce que l'on veut comprendre la situation d'assujettissement des femmes que l'on fait de la sociologie du point de vue des femmes. Dans cette thèse on se rallie au point de vue théorique des féministes qui considèrent l'oppression spécifique des femmes comme l'élément fondamental de toute analyse féministe. Ainsi, pour retracer l'émergence de cette théorie de l'exploitation sociale des femmes, on procédera de la manière suivante: premièrement, dénoncer la conception théorique différente des sexes qui s'avèrera un malentendu méthodologique. Puis, cerner le cadre d'analyse d'un discours féministe, prendre une position théorique tout en illustrant ce choix et finalement s'interroger sur les implications d'un tel discours aux niveaux sociologique et politique.

Au premier chapitre on tentera de démontrer que la méthode traditionnellement utilisée en sciences sociales ne rend pas compte de l'oppression spécifique des femmes. On essaiera de clarifier le problème que pose la conception théorique des sexes. La thèse de Kirsch (1974) servira d'appui à l'orientation que l'on donnera au rapport homme/femme en l'analysant dans la conjoncture de l'ensemble complexe des rapports sociaux. Mathieu (1973) dans sa critique de la sociologie apportera également un soutien à cette orientation. En effet, sa critique d'Ardener aidera à saisir ce que l'on entend par une conception traditionnelle des sexes qui s'avère en somme un malentendu méthodolo-

gique. Puis, Guillaumin (1978a) par son discours fournira les raisons d'être de cette situation. Son analyse de l'idéologie naturaliste dévoilera les motifs cachés qui justifient cette conception traditionnelle des sexes. Finalement, on tentera d'identifier à la lumière de la recherche de Gagnon (1974) l'influence du naturalisme au Québec.

Après avoir cerné l'approche traditionnelle de la conception des sexes, on s'interrogera au deuxième chapitre, sur l'émergence d'un discours féministe. Pour y parvenir on tentera de dégager la perspective historique du discours féministe. Jaggar et Rothenberg Struhl (1978) serviront de guides pour cette analyse. Leur recherche nous a permis de trouver une classification sobre et efficace pour identifier les différents courants féministes: libéral, marxiste, radical et socialiste. Cependant, l'examen de leur argumentation s'opèrera à partir de quatre concepts-clés: origine de l'oppression, sexisme, libération et moyens d'action, développés pour les besoins de la présente recherche. On retrouve l'essentiel de cette étude dans le tableau synthèse II. Puis, dans ce chapitre on précisera la position théorique adoptée dans cette thèse, soit celle du féminisme matérialiste tel que développé par Guillaumin (1978b). Ce choix est motivé par l'orientation même qu'elle donne à son analyse de l'exploitation sociale des femmes. Elle ne se contente pas uniquement de reconnaître, de décrire l'oppression spécifique des femmes, elle la qualifie, la conceptualise et la situe dans la dynamique globale des rapports sociaux. L'étude de Guillaumin apparaît comme la première véritable analyse sociologique fémi-

7

niste de l'oppression spécifique des femmes.

Le chapitre trois pour sa part, se présente comme le tableau descriptif de la position théorique de cette thèse en dépeignant la face cachée du rapport homme/femme, l'appropriation matérielle privée et collective des femmes. Ce chapitre sera une mise en pratique du schéma théorique de l'exploitation sociale spécifique aux femmes. Le texte de Guillaumin (1978b) servira de base à cette description. Plusieurs indices déjà identifiés par elle seront repris dans l'illustration des formes et des moyens d'appropriation. Cependant, chacun d'eux seront accompagnés d'explications, d'exemples personnels tels que le tableau III: sexage et modèles d'union entre les classes de sexe.

Après avoir circonscrit le cadre d'analyse du discours féministe et adopté l'analyse des classes de sexe, on s'interrogera au chapitre quatre sur ses implications aux niveaux sociologique et politique. Au niveau sociologique le problème soulevé, entre autres par le féminisme matérialiste, est le fondement théorique qui justifie l'utilisation du concept classe pour désigner l'ensemble des femmes dans leur situation d'exploitées. Dans un premier temps, on soulignera que plusieurs chercheurs intéressés à la question des femmes ont employé d'une manière intuitive le terme classe. Puis, avec l'aide de Meisner (1975) qui scinde la production sociale en deux (publique et privée) et Guillaumin (1978b) qui établit le fondement social de la classe de sexe, on tentera de préciser les raisons qui sous-tendent l'utilisation du concept classe pour les sexes. Au niveau politique, on verra

que les implications sont une suite logique du discours féministe et que la lutte féministe s'inscrit dans la conjoncture politique d'une société donnée. Quelques définitions de concept du matérialisme historique telles que développées par Harnecker (1974) serviront à démontrer que pour les féministes la lutte est aussi liée aux intérêts de classe.

Ces quatre chapitres auront permis de démontrer chacun par leur apport, l'émergence d'un discours féministe dans la pensée sociale.

CHAPITRE PREMIER

CONCEPTION THÉORIQUE DES SEXES: UN MALENTENDU MÉTHODOLOGIQUE

L'objectif de ce chapitre est de dénoncer et de dépasser la conception théorique traditionnelle des sexes. Il s'agit maintenant de concevoir et d'élaborer, tel qu'indiqué dans l'introduction, une vision du monde des femmes (féministe) et non plus une vision du monde féminin (traditionnelle). En d'autres mots, cette thèse se propose de remettre à l'endroit ce qui était à l'envers, en cherchant des explications sociales à la situation sociale spécifique des femmes. Cette démarche sous-entend comme prémisse que le social s'explique par le social. Conformément à cette ligne de pensée, on arrive à formuler la préoccupation fondamentale de cette thèse dans les termes suivants: la conception théorique des sexes doit se situer au niveau du social et être analysée comme un produit social des rapports sociaux. Le problème que pose la conception théorique des sexes est abordé sous cet angle, parce que l'on se refuse en tant que sociologue, de concevoir ou d'analyser les femmes en dehors du social. De plus, on ne croit pas que les explications se situent au niveau des raisons biologiques, physiologiques ou de la nature, mais plutôt au niveau du social.

Pour étayer cette position, on procédera de la façon suivante:

- 1) Consulter l'ouvrage qui apparaît l'un des plus complet sur l'analyse des explications biologiques et physiologiques soit la première partie de la thèse de Kirsch (1974) intitulée La

division sexuelle du travail et infériorité sociale des femmes.

- 2) Considérer avec attention le travail le plus articulé, à notre avis, dans une perspective féministe, sur les explications relevant de la nature de Guillaumin (1978a) Pratique du pouvoir et idée de nature (2) Le discours de la nature.
- 3) Examiner l'analyse de Gagnon (1974) de trente ans d'histoire des idéologies: Les femmes vues par le Québec des hommes.
- 4) Finalement à la lumière de ces explications, déduire les conclusions qui s'imposeront.

A) Le biologique

Il serait de mise de signaler immédiatement que cette partie de chapitre ne se veut pas un plaidoyer sur les différences sexuelles (biologiques et physiologiques) de l'espèce humaine; là n'est pas son objet. Et, d'ailleurs, plusieurs auteurs l'ont déjà fait. Il n'est pas question de reprendre ici leurs descriptions ou leurs argumentations. Il n'apparaît pas pertinent de reprendre tout le discours sur ce sujet. D'autres femmes l'ont déjà très bien fait. Il s'agit plutôt de se situer par rapport à ces raisons biologiques qui ont réussi, depuis plusieurs siècles, à justifier la situation sociale différentielle des sexes. Cette thèse ne nie pas l'importance du facteur biologique chez les êtres vivants, mais elle ne lui attribue pas un rôle déterminant dans la vie sociale des êtres sociaux. Elle s'inscrit dans le sens des conclusions de la première partie de la thèse de Kirsch (1974). En effet, après avoir fait un examen minutieux et spécialisé

des facteurs biologiques qui pourraient influencer la situation sociale des femmes, l'anthropologue arrive à la conclusion suivante:

Le biologique est d'emblée remodelé par le social et ne peut exercer une influence déterminante et immédiate sur celui-ci [être humain]. Il est partie intégrante de la relation des individus entre eux et à la nature et ne peut être analysé séparément. C'est par conséquent dans l'ensemble complexe des rapports sociaux qu'il faut chercher la cause de la division sexuelle du travail et du statut inférieur des femmes (Kirsch, 1974: 202).

Il n'y a pas lieu ici de reprendre cette longue démarche de l'auteur. Toutefois, on considère ce travail comme un précieux document de référence sur lequel s'appuie cette thèse dans sa prise de position face au déterminisme biologique.

B) La nature

Trop souvent, les raisons biologiques invoquées pour justifier un vécu social différent des sexes font appel à la nature des choses. L'idée de nature désigne des termes génériques tels que: inné, antérieur, essence, ce qui provient de l'espèce même, du dedans, ce qui est spécifique à l'espèce biologique.

L'idée du social, pour sa part, vient de l'acquis, de l'externe, ce qui relève de la convention, du dehors de l'espèce même. L'intérêt du sociologue est d'analyser, de comprendre ce qui se situe en dehors des espèces, leurs situations, leurs rapports sociaux. C'est une logique sociale au premier abord incontestable. Pourtant, la tradition et même les sciences sociales nous ont souvent fourni des explications sur les liens entre les sexes en faisant appel à l'intra pour les femmes (nature) et à l'extra pour les hommes (social), tout comme

si on ne pouvait imaginer le rapport femme-nature, puisqu'elle est nature elle-même. Par contre, l'homme, lui on le comprend, on lui donne sa signification sociale, à partir de sa capacité d'influence et de contrôle sur l'extérieur, rapport homme-nature. On pourrait croire qu'il s'agit d'un malheureux malentendu méthodologique dans la conception théorique même des sexes. L'article de Mathieu (1973), Homme culture et femme-nature, le dénonce bien. Dans sa critique d'Ardener, elle démontre qu'il "enracine" la vision que les femmes ont du monde dans le biologique et la vision des hommes dans le sociologique. Elle en arrive à conclure que l'homme est biologiquement culturel et la femme biologiquement naturelle. Cette manière d'analyser le social chez Ardener est un exemple classique des méthodes trop souvent utilisées en sociologie. Dans l'examen d'un phénomène social quelconque, on fait appel à des explications dont les fondements conceptuels diffèrent selon les sexes, la nature pour l'un, le social pour l'autre:

Penser plus ou moins implicitement le sexe en termes de catégories réifiées, closes sur elles-mêmes, refuser de voir qu'elles se définissent à chaque fois dans un système de rapports sociaux, amène d'abord à leur conférer des attributs généraux (articulateness, inarticulateness), et à parler en termes de contenu: modèles, représentations, symbolisme propres à chacune; ensuite à fixer ces attributs et ces contenus comme différents, voire opposés, pour chacune, la réification se fondant sur le modèle de la différence biologique: les hommes et les femmes auront "naturellement" des comportements, des raisonnements différents, des visions différentes de soi et du monde (Mathieu, 1973: 106).

Le malentendu méthodologique n'est pas de dire que les symboles, les valeurs et les modèles diffèrent chez les sexes, mais de partir de pré-

misses conceptuelles différentes pour démontrer et expliquer que les symboles, les valeurs et les modèles diffèrent. Ainsi, il n'est pas étonnant de constater que fréquemment la sociologie évitait de s'interroger sur les rapports sociaux des femmes. En effet, la nature des femmes, perçue comme une finalité en soi, explique par le fait même les liens sociaux qui les rattachent aux autres dans la société. La désignation d'une nature spécifique aux femmes situe l'explication de leur situation sociale au niveau des idées (idéologie) et celle des hommes au niveau de la pratique, puisqu'ils ont un contrôle sur leur nature. C'est tout comme si l'on expliquait la femme par le dedans (nature) et l'homme par le dehors (le social, le monde, l'humanité). D'ailleurs, le langage courant l'indique bien, l'histoire de l'humanité, c'est l'histoire de l'homme. Comme le dit si bien Leclerc (1974: 9) les hommes ont accouché de l'Homme. La terminologie usuelle exclut totalement les femmes. Il est fascinant, pour ne pas dire révoltant, de le constater lorsqu'on consulte le dictionnaire (Robert). Bien sûr le langage populaire n'est pas le propre de la sociologie. Par contre, le sujet chercheur sociologue n'est pas à l'abri des définitions usuelles du milieu dans lequel il évolue, utilisant lui aussi quotidiennement son petit Robert. Un parallèle entre les définitions des termes femme et homme est très révélateur de tout ce qui vient d'être dénoncé: l'androcentrisme. Dans ces définitions, en plus de ne pas avoir les mêmes présupposés de base, on n'utilise pas la même méthode de présentation et, par conséquent, de subdivision. Ceci n'empêche même pas une comparaison rapide. Un examen même succinct dévoile immédiatement

les présupposés de ces deux définitions. On explique femme à partir du particulier (le biologique et la nature) pour en donner une définition naturelle. Elle est comprise uniquement à partir d'une fonction génitale. Par conséquent, il n'est pas étonnant de ne point y trouver une rubrique biologique. Quant à homme, il est expliqué à partir du général, il englobe l'espèce humaine au complet; c'est une définition sociale de l'homme. Dans le tableau comparatif qui suit (tableau I) pour les besoins d'une sobre présentation, on n'a pas retenu les phrases d'auteurs célèbres même si la lecture en est hautement significative. De plus, il faut s'arrêter attentivement sur les termes que le dictionnaire nous conseille de consulter. Non seulement sont-ils singuliers et condescendants pour la femme, mais ils la chosifient, tandis que pour l'homme, en plus d'être des termes génériques, ils sont transcendants. Une simple lecture du tableau I nous fait saisir en un coup d'oeil qu'une fois de plus, la conception théorique des sexes diffère.



TABLEAU I

Synthèse des définitions du dictionnaire Robert
de femme et homme

FEMME	HOMME
I- Être humain du sexe qui conçoit et met au monde les enfants (sexe féminin); femelle de l'espèce humaine. 1. Tout être humain femelle (et adulte, dans le langage courant). 2. La femme: être humain du sexe féminin. 3. Opposé à enfant, fille, fillette, jeune fille. 4. Bonne femme vieilli: femme simple et assez âgée pop: femme quelque soit son âge et sa classe sociale. 5. Qualité au physique, au moral. On nous signale d'aller voir: cotillon, jupon, égérie, muse, homme, menstruation, amante, maîtresse, beauté, vénus, poupée, tendron, coureuse, gourgardine, prostituée. II-a) Épouse: "Femme de, c'est sa première femme, sa seconde femme. Chercher femme, demander pour femme, voir mariage. II-b) Des expressions: domestique femme de chambre femme de charge femme de ménage On ne mentionne aucun antonyme.	I-a) Être appartenant à l'espèce animale la plus évoluée de la terre. Voir: individu, personne: femme: anthropo. Biol. mammifère primate, famille des hominiens seul représentant de son espèce (homo sapiens). I-b) Spécialt. 1. Homme considéré dans ses qualités homme considéré dans ses faiblesses humain, personne humaine. On nous signale d'aller voir: individu, personne, femme, humanité, race, ethnologie, habitant, population, âme, esprit, psychologie, mortel, pêcheur, incarnation. II-a) Être humain mâle: caractères, physiologiques, sexuels de l'homme. II-b) Être humain mâle et adulte: un homme, voir bonhomme, gars, quidam, type homme d'action homme de bien homme de mérite homme de confiance homme de peu homme de génie homme d'esprit homme de goût II-c) Individu considéré comme dépendant d'un autre, sous son autorité: militaire ou civil dans une hiérarchie, une équipe. Antonyme: Femme

C) L'idéologie naturaliste

Le discours de la nature n'a jamais bien servi la cause des femmes. Guillaumin le démontre d'ailleurs très bien dans son article Pratique du pouvoir et idée de nature (2) Le discours de la nature (1978a). Dans cet article, elle identifie trois éléments du discours idéo-naturaliste (1978a: 10-11).

- 1) Statut de chose: les femmes étant matérialisées dans la pensée elle-même, dans la conception même du sociologue.
- 2) Pensée d'ordre : si cher à un courant respectable de la sociologie, où l'on admet comme souhaitable une telle situation: "fait fonctionner correctement le monde, il convient donc que cela reste ainsi, ce qui évitera le désordre et le renversement des valeurs vraies et des priorités éternelles".
- 3) Le naturalisme : terminologie plus contemporaine retenant la même prémisse: la finalité. On y voit le "statut" d'un groupe humain comme l'ordre du monde qui le fait tel, est programmé de l'intérieur de la matière vivante... l'instinct, le sang,, le corps etc... Les actes posés sont indépendants des rapports sociaux, ils préexistent à toute histoire, et à toutes conditions conjoncturelles données à un temps x de l'histoire sociale".

Elle en arrive à faire comprendre que la conclusion inévitable de cette idéologie, c'est d'avouer que l'oppression et l'exploitation des femmes est une conséquence de leur nature. Cette approche est totalement rejetée par les féministes puisqu'elle les oriente vers un cul-de-sac. Il ne resterait plus aux femmes qu'à se faire Hara-kiri, ou qu'à se sacrifier socialement puisqu'elles devraient accepter ce déterminisme social et subir éternellement l'oppression spécifique à leur

sexe. C'est sans doute pour de telles affirmations saugrenues que les idéologies féministes (définies par les femmes elles-mêmes) n'abondent pas dans ce sens.

Il faut pourtant se rappeler que la règle d'or en sociologie est d'expliquer le social par le social. Or, dans cette perspective traditionnelle, exposée antérieurement, on ne s'interroge pas sur le processus social qui expliquerait la différence dans la situation sociale des sexes. On fait intervenir des présupposés théoriques différents pour chacun des deux sexes, soit la nature pour les femmes et le social pour les hommes. Dans le cas des femmes, le social s'explique par le biologique et par la nature. La nature serait-elle toujours de même nature (Guillaumin, 1978a: 22)?

On préfère, plutôt que d'envisager le processus social qui détermine les deux "genres", considérer a) soit qu'il existe deux groupes somatiques "naturels" qui peuvent être considérés comme liés par des liens organiques de complémentarité et de fonctionnalité ou qui peuvent au contraire être vus dressés l'un contre l'autre dans une relation d'"antagonisme naturel", b) soit envisager deux groupes, toujours aussi anatomiques et naturels, mais assez hétérogènes cependant pour que l'un s'émancipe de la nature et l'autre y demeure. En aucun cas les rapports de classes ne viennent au centre du débat, et d'ailleurs ils ne sont même pas envisagés (Guillaumin, 1978a: 24).

D) Les idéologies québécoises

L'idéologie naturaliste a fait sa marque au Québec. L'analyse de trente ans d'histoire des idéologies au Québec (1940-70) par Gagnon le révèle bien. Elle identifie trois types d'idéologies dont les deux premières prônent l'idée de nature. Fait remarquable à signa-

ler, ces deux idéologies sont définies par les hommes.

L'idéologie traditionnelle, point culminant de la féminité, propose aux femmes le modèle de la femme au foyer. La vocation naturelle de la femme est d'être mère-épouse: c'est sa mission sublime, Dieu l'a créée ainsi.

Ces quelques citations nous aident à saisir le noyau de cette idéologie:

la véritable mère canadienne ne recherche pas la vedette et ne croit guère à l'action extérieure, réservée naturellement aux hommes (Duhamel, 1944 cité in Gagnon, 1974: 23).

En manipulant brosses, balais, plumeaux et linges de vaisselle, la ménagère chantonne, parce que la propreté est son élément naturel (Tessier, 1952 cité in Gagnon, 1974: 21).

Ne serait-il pas opportun de marquer clairement que la culture, pour une femme, n'est pas du tout la même que pour un homme, et qu'à la différence des natures et des fonctions domestiques et sociales doit correspondre une différence dans la formation des intelligences et des coeurs et dans l'information scolaire des cerveaux (Duhamel, 1944 cité in Gagnon, 1974: 33).

D'ordinaire, la femme ne goûte pas la politique même au meilleur sens du mot: cela supposerait de sa part une vue et un jugement d'ensemble sur les événements qui répugnent à son tempérament (Revue Dominicaine, 1960 cité in Gagnon, 1974: 53).

On ne convainc pas une femme avec un syllogisme, mais en appuyant sur des leviers typiquement féminins: la tendresse, la pitié, la beauté, la force (l'Action Nationale, 1969, cité in Gagnon, 1974: 53).

Laurendeau en s'opposant au travail des femmes pendant la guerre, disait:

Si cette situation dure le moindre instant, vous faussez le sens de la famille dans une génération, vous sapez l'ordre social chrétien, l'ordre social canadien-français jusque dans ses fondations (Laurendeau, 1943 cité in Gagnon, 1974: 49).

Ces quelques bribes du discours idéologique traditionnel québécois témoignent bien de son apparenté avec l'idéologie naturaliste. Ainsi, comme le signalait Guillaumin (1978a), les femmes sont programmées par leur instinct, leur corps, leur sang, à être des mères-épouses et ce consensus mâle des hommes politiques et d'église servait bien la bonne cause, soit à faire fonctionner correctement le monde canadien-français et à éviter le désordre social. Toute la gent masculine y trouvait son dû. En effet, les patrons se créaient une armée de réserve (main-d'oeuvre à très bon marché lors des temps difficiles telle la guerre). Les petits propriétaires y trouvaient une main-d'oeuvre gratuite sous forme du lien de mariage ou d'aide familiale. Les ouvriers éliminaient la concurrence si redoutée sur le marché du travail, alors que le clergé se garantissait un bénévolat stable qui transmettait les valeurs morales et assurait la bonne marche des oeuvres de charité.

L'idéologie de rattrapage, celle qui prône la femme symbiose (la vraie femme, la femme complète), n'est en fait qu'un amalgame vocationnel dont la base demeure la mission divine de la femme, la maternité. Les qualités vocationnelles de la femme dépassent les frontières du foyer, maintenant elle peut et elle se doit de "se donner" au monde: c'est la féminité au service de tous. Humanisme, douceur,

générosité, voilà les armes féminines qu'il faut mettre au profit de la société québécoise en évolution. L'instinct maternel et la maternité spirituelle peuvent se manifester hors des cadres traditionnels de la famille. Le marché du travail lui est maintenant permis dans la mesure où elle met à profit son don de soi:

... les professions féminines à encourager sont celles qui utilisent le mieux les aptitudes naturelles et les dons caractéristiques de la femme, et que la femme se doit à elle-même et doit à la société de tourner son effort plutôt vers les tâches maternelles entendues au sens large, alors que les hommes les rempliraient si mal (Marcotte, 1964 cité in Gagnon, 1974: 71).



Dans cette idéologie, tout comme dans l'idéologie traditionnelle, la pensée naturaliste est bien présente. Cette manière de voir les choses fait appel à la nature des femmes pour premièrement se convaincre et, deuxièmement, justifier un apport social des femmes. C'est en vertu de leur nature (douce, bonne, pacifique, généreuse) que les femmes peuvent travailler dans certaines sphères. Elles le font mieux que les hommes de par leur nature, elles sont programmées ainsi (du dedans de leur corps même). Cette idéologie est fortement teintée de naturalisme et elle est également définie par les hommes. La troisième idéologie, l'idéologie moderne vers une indifférenciation sexuelle, est celle qui est la moins développée par Gagnon (1974). Elle se situe dans le temps à la toute fin de sa période d'étude. Cette idéologie se caractérise par la remise en question des deux autres. Elle coïncide dans le temps avec la commission Bird (1970) lorsque de nombreux groupes de femmes ont été interrogés et

ont soumis des rapports. Cette idéologie remet en question les conceptions du couple et de la famille et veut les situer en dehors de la division traditionnelle des rôles. Elle brise l'alliance avec le naturalisme et elle ne voit aucune justification à la situation sociale des femmes à partir de la différenciation biologique ou physiologique des sexes. Elle véhicule plutôt que les femmes sont le produit de leur éducation ainsi que du climat culturel et social au sein duquel elles ont évolué.

Des trois idéologies, elle est la seule qui se dissocie catégoriquement du naturalisme et on verra au chapitre suivant qu'elle sera reprise par certaines féministes.

En somme, on vient de voir que traditionnellement la sociologie s'interroge peu souvent sur le processus social qui catégorise les êtres sociaux en classe de sexes et qu'il lui arrive de ne pas utiliser les mêmes présupposés théoriques pour comprendre les sexes. L'un est saisi à partir de concepts intrinsèques à son espèce (biologie, nature) tandis que l'autre est défini à partir de concepts extérieurs à son espèce (social). Il apparaît un peu trop simpliste de diviser les êtres sociaux selon leur anatomie. Cette perception conduit assurément à voir les sexes comme étant soit complémentaires soit dualistes. En conséquence, on se doit d'accepter, dans une situation de complémentarité, la domination d'un sexe par l'autre et, si l'on opte pour la dualité, admettre comme seule issue possible la perpétuelle guerre des sexes dans laquelle l'on pourrait espérer que le gagnant

ne soit pas toujours du même sexe. Une autre façon de justifier cette catégorisation des sexes à partir de leur anatomie est de croire, comme dit Guillaumin (1978a), que l'un n'arrive pas à développer suffisamment des mécanismes de contrôle sur sa nature tandis que l'autre y parvient. Ce jugement fait fi de l'évolution sociale "normale" des êtres sociaux, pourtant reconnue en sociologie. Cette approche apparaît plutôt comme un indice sérieux d'une erreur de méthode due à l'utilisation de concepts théoriques différents dans l'analyse des sexes. On pourrait croire que la tradition en sociologie aurait voulu construire le concept "femme" en dehors de la société. Pourtant il n'est pas plus difficile de concevoir le concept "femme" dans une perspective sociale qu'il ne l'est de le faire pour le concept "homme".

Ainsi, si l'on veut comprendre l'oppression spécifique des femmes, il faut la définir socialement et l'analyser sociologiquement en situant l'oppression des femmes dans l'ensemble des rapports sociaux.

CHAPÎTRE II

FÉMINISME THÉORIQUE: CADRE D'ANALYSE FÉMINISTE

Le fil conducteur de toute problématique féministe est de reconnaître la spécificité de l'oppression des femmes. En d'autres mots, c'est d'admettre l'existence de rapports sociaux spécifiques pour les femmes, rapports sociaux spécifiques entre les classes de sexe et rapports sociaux spécifiques qui rattachent la classe des femmes à l'organisation globale de la société connue, la société des hommes.

Ce genre d'analyse de la réalité sociale est peu fréquent pour ne pas dire inexistant en sociologie. De multiples études témoignent de ce biais androcentrique. Leur méthode d'analyse se résume presque continuellement, sans l'admettre tout à fait, en une vision partielle et partielle de la réalité sociale, la réalité masculine. Le cadre d'analyse féministe ne revendique pas la neutralité et l'universalité mais avoue son engagement, sa partialité à dénoncer ce qui a été trop longtemps occulté dans les analyses sociologiques de la réalité sociale des êtres sociaux. L'analyse féministe refuse la démarche masculine et propose plutôt de partir du point de vue des femmes pour expliquer et analyser les phénomènes sociaux qui déterminent la situation sociale dans laquelle vivent quotidiennement les femmes. Cette démarche constitue une phase capitale dans la recherche théorique.

Cette tentative de produire une analyse sociale à partir de la vision du monde des femmes, ou d'intégrer la vision des femmes aux

théories déjà connues, n'est pas chose nouvelle. Sans s'approprier le discours théorique des sciences sociales, la pensée sociale dans son développement et ses contestations a amené petit à petit l'articulation d'une pensée féministe. La pensée féministe est peut-être méconnue mais elle existe depuis un certain nombre d'années.

Dans ce chapitre, on tentera de cerner l'émergence du discours féministe et d'en préciser les grandes lignes telles que le perçoivent les féministes:

Tout discours, quelque soit son langage, qui tente d'expliquer les causes et le fonctionnement, le pourquoi et le comment de l'oppression des femmes en général, ou d'un de ses aspects particuliers; c'est tout discours qui tente de tirer des conclusions politiques, qui propose une stratégie ou une tactique au mouvement féministe (Delphy et aliae, 1977: 3).

La première section du chapitre tracera un bref historique de la pensée féministe par l'examen de ses divers discours féministes libéral, marxiste, radical et socialiste. La deuxième section sera consacrée au féminisme matérialiste élaboré par Guillaumin (1978b), qui se présente, à notre avis, comme le discours féministe qui pose le plus clairement et sociologiquement le problème de l'analyse de la réalité sociale.

A) Perspective historique de la pensée féministe

Tracer une perspective historique de la pensée féministe, par ses divers discours, n'est pas chose facile, c'est en soi l'objet d'une thèse. Par contre, il demeure possible d'en décrire brièvement les grandes orientations, ce qui permettra de faciliter la com-

préhension de l'évolution de la pensée féministe. La tâche sera simplifiée par l'utilisation des subdivisions (libéral, marxiste, socialiste et radical) déjà élaborées par Jaggar et Rothenberg Struhl (1978). Ces divisions offrent une présentation sobre et succincte des divers discours tout en donnant un bon aperçu de l'évolution de la pensée féministe. Bien que les termes ci-haut mentionnés soient empruntés, l'examen-synthèse (tableau II) de ces différents discours constitue un des éléments de l'originalité de cette thèse.

La présentation de chacun de ces discours s'effectuera principalement par le biais de concepts-clés, essentiels à la compréhension de l'oppression des femmes: le sexisme et la libération. Le sexisme, car c'est la vision des féministes, leur conception de l'exploitation basée sur le sexe, leur manière de voir comment on favorise un sexe au détriment de l'autre. La libération, car c'est également leur vision du comment on peut abolir ou modifier la conjoncture sociale qui soutient et encourage le sexisme. On verra donc de quelle façon chacun d'eux définit et entrevoit la libération des femmes.

Il est à remarquer que même si l'on utilise l'identification des discours selon Jaggar et Rothenberg Struhl (1978), on ne retient pas le discours conservateur parce qu'il considère les inégalités entre les hommes et les femmes comme naturelles. Il ignore ce que signifie sexisme et encore plus libération. Pour les conservateurs, la situation des femmes est le reflet d'un impératif biologique devant lequel on ne peut rien et les femmes n'ont d'autre choix que de le comprendre et de l'accepter, comme une conséquence réelle et nécessaire.

re de leur physiologie. C'est un déterminisme stagnant qui pétrifie les femmes dans leur destin. Il est à signaler qu'on a déjà parlé de ce courant au chapitre I lorsqu'on a abordé l'idéologie naturaliste et traditionnelle de la femme au foyer. De plus, Jaggar et Rothenberg Struhl reconnaissent, elles-mêmes, qu'il s'agit d'un courant anti-féministe "The conservative view of women's situation in society is not feminist, because it denies that women are oppressed" (Jaggar et Rothenberg Struhl, 1978: 81).

Pour faciliter la lecture du chapitre et en accélérer la compréhension, le tableau suivant se présente comme une synthèse des discours féministes examinés dans cette thèse à partir de leur vision de l'oppression des femmes. Il sera suivi d'un bref exposé de l'articulation de chacun d'eux; le féminisme matérialiste pour sa part, fera l'objet d'une section spéciale.

TABLEAU II

DISCOURS FÉMINISTES SELON LEUR VISION DE L'OPPRESSION

DISCOURS FÉMINISTES					
CONCEPTS-CLÉS	LIBÉRAL	MARXISTE	SOCIALISTE	RADICAL	MATÉRIALISTE
1) Niveau de l'origine	Niveau social	Quelques fois niveau social	Niveau social	Niveau biologique	Niveau social
2) Sexisme	Inégalité des chances entre les sexes au ni- veau du système légis- latif	Épiphénomène de l'oppression économique	Oppression spécifique des femmes aussi importan- te que l'oppression éco- nomique. Deux formes inséparables de l'op- pression sociale	Oppression spécifique des femmes est fondamen- tale, c'est la contradic- tion principale et elle existe dans tous les systèmes économiques	Appropriation physique d'une classe de sexe entière (femme) par la classe de sexe dominan- te (homme). S'explique dans un rapport de pou- voir des classes de sexe: sexeage
3) Libération	Égalité des chances Égalité des sexes lors- qu'ils auront les mê- mes chances d'accési- bilité à l'éducation Égalité législative	Avec l'abolition de la propriété privée des moyens de production; lorsqu'il y aura une société sans classes: État socialiste	Abolition des classes sociales et des multi- ples facettes du sexis- me	Abolition d'institu- tions sociales contrai- gnantes telles que la famille, le mariage etc... 1) révolution biologi- que (bébés éprouvettes) 2) par le lesbianisme	Ré-appropriation par les femmes de leur existence objective de sujet social
4) Moyen d'action	Réformes au niveau de la structure juridique	Lutte des classes sociales, abolition du capitalisme	Combattre simultanément l'exploitation économique et l'oppres- sion sexiste	1) refus de porter les fœtus 2) lesbiennes politiques 3) lesbiennes	Lutte des classes de sexe

1). Le discours féministe libéral

La philosophie libérale est très souvent associée au siècle des Lumières (XVIII^e) et à la révolution française (1789). Ce siècle est caractérisé par une grande confiance en la raison humaine et au progrès. Cet esprit nouveau, l'humanisme, était chargé de diffuser "les lumières" sur tous les maux de la société. Il se devait d'être le défenseur des droits de l'individu, du droit à la critique, de la supériorité de la raison sur les préjugés. La révolution française, elle, exprime le grand espoir de tous les citoyens et de toutes les citoyennes "Liberté, Égalité, Fraternité". Tous et toutes y ont cru, tous et toutes s'y sont impliqués(es). Cependant, tous et toutes n'ont pas été entendus(es), principalement les femmes. Les révolutionnaires (hommes) appréciaient la participation des femmes sur les barricades; ils appréciaient beaucoup moins leur implication dans les orientations de la révolution et les interrogations qu'elles soulevaient. Ce fut le cas d'Olympe de Gouges; rédactrice de plusieurs brochures durant la révolution française dont certaines expriment toute la polémique soulevée par les questions féministes, elle écrivit:

Dis moi? qui t'a donné le souverain empire d'opprimer mon sexe?... L'homme seul s'est fagoté un principe de cette exception. Bizarre, aveugle, boursoufflé de sciences et dégénéré dans ce siècle de lumières et de sagacité, dans l'ignorance la plus crasse, il veut commander en despote sur un sexe qui a reçu toutes les facultés intellectuelles; il prétend jouir de la révolution et réclamer ses droits à l'égalité,... (Albistur et Armogathe, 1977: 229).

O femme! femmes quand cesserez-vous d'être aveugles? Quels sont les avantages que vous avez recueillis dans la révolution? Un mépris plus marqué, un dédain plus signalé... Quelles que soient les barrières que l'on vous oppose, il est en votre pouvoir de les affranchir; vous n'avez qu'à le vouloir (Albistur et Armogathe, 1977: 230).

Cette femme croyait que si la femme avait le droit de monter sur l'échafaud, elle avait également le droit de s'exprimer et de s'impliquer socialement, ce qu'elle fit d'ailleurs. "elle monta à la guillotine... pour avoir voulu "être homme d'Etat" et avoir oublié les vertus qui conviennent à son sexe" (Albistur et Armogathe, 1977: 230).

L'oppression des femmes comme phénomène social n'a pas préoccupé les grands penseurs de ce siècle. La situation des femmes n'était pas pour eux de l'ordre de la remise en question et de la critique sociale. Il a fallu attendre une femme, inspirée par le courant de la révolution française et indignée par les propos de Rousseau (l'Emile), pour parler des droits et de l'égalité de la femme au nom de la raison. Wollstonecraft publia en 1792 Défense des droits de la femme probablement le premier essai féministe sociologique.

Son livre est un long cri pour l'égalité des chances entre les deux sexes. C'est un véritable plaidoyer pour l'obtention des droits civils et politiques pour toutes les femmes. "Je plaide pour mon sexe, non pour moi-même" (Wollstonecraft, 1976: 31). Woolstonecraft parle des droits de la femme avec le même langage que ses contemporains. Elle fait appel à la raison pour démontrer que les femmes étaient éga-

lement capables de raisonner. Elle se refuse d'admettre, au nom de la raison, que l'infériorité des femmes dépend de leurs organes (Wollstonecraft, 1976: 76). Elle accuse les hommes de bafouer la raison en biaisant leur analyse lorsqu'il s'agit de comprendre la situation des femmes:

Il semble que les hommes, en général, préfèrent utiliser leur raison à justifier les préjugés qu'ils ont assimilés sans trop savoir comment, plutôt qu'à les déraciner. Pour définir ses propres principes un homme a besoin de force de caractère, car il existe une sorte de lâcheté intellectuelle qui fait reculer les hommes devant leur tâche ou l'accomplir seulement à moitié (Wollstonecraft, 1976: 46).

Elle croit que l'apparente infériorité intellectuelle des femmes résulte de la socialisation des petites filles. Son livre est une longue démonstration que l'éducation transmise aux petites filles les conduit inévitablement à la soumission et à la coquetterie. Par conséquent, la relation homme-femme en est une de dépendance. Dès 1792, Wollstonecraft avait compris que les femmes n'avaient pour statut social qu'un statut dérivé qu'elles obtenaient par leur naissance ou par leur alliance "les femmes sont liées aux hommes en tant que filles, épouses et mères" (Wollstonecraft, 1976: 64). Bien qu'écrit à la fin du XVIII^e siècle, son plaidoyer est toujours actuel et livre un message féministe toujours utile dans les luttes:

Il est temps d'effectuer une révolution dans les mœurs féminines, il est temps de redonner aux femmes leur dignité perdue et de les faire contribuer, en tant que membres de l'espèce humaine, à la réforme du monde en les réformant elles-mêmes (Wollstonecraft, 1976: 89).

C'est dans l'esprit humaniste du siècle des Lumières et celui de la révolution française qu'émergea l'idée que les inégalités sociales entre les sexes n'étaient ni innées, ni partie intégrante de la nature humaine. Les inégalités sociales entre les sexes étaient donc le produit d'un processus acquis, d'un héritage social, d'une construction sociale, donc modifiable. C'était la grande ouverture pour la pensée féministe. Ce discours féministe libéral ne propose pas "la" grande critique du système, mais une première remise en question du système de distribution des chances entre les hommes et les femmes. "Ce courant idéologique prône le pouvoir des talents individuels, la capacité de chaque individu à accéder à une position sociale indépendamment de son statut inné. Ce sont les individus qui doivent disposer du droit, dans les structures de la société, pour y jouer un rôle indépendant de leurs statuts innés, tels que famille, race, sexe. Dans cette ligne de pensée, l'emphasis repose sur la mobilité sociale des individus, qui elle est déterminée par le libre marché économique.

Selon cette idéologie, la discrimination contre les femmes dans les secteurs socio-économiques et politiques provient des faiblesses du système des droits civiques et du manque d'accessibilité à l'éducation. Ainsi, pour éliminer la discrimination contre les femmes, il suffit donc d'enrayer les discriminations au niveau des droits civiques: c'est la grande période des réformes.

Ce discours a donné à la littérature féministe plusieurs écrits célèbres tels ceux d'Harriet Taylor, de John Stuart Mill,

de Virginia Woolf, de Betty Friedan et a engendré des mouvements féministes; dont le plus connu est sûrement le National Organisation for Women (NOW) aux États-Unis.

2) Le discours féministe marxiste

Le marxisme, tel que développé par Karl Marx (marxisme orthodoxe ou traditionnel), est une théorie, une méthode d'explication générale de "l'homme", de la société et de la remise en question de son fonctionnement.

Le fil conducteur de sa pensée pourrait se résumer ainsi: toute formation sociale (société) est le résultat d'un mode de production dominant (asiatique, féodal, capitaliste, socialiste). Tout mode de production comprend un processus de production spécifique. Le processus de production, lui, implique des conditions matérielles: les forces productives (objet de travail, moyen de travail, force de travail) dans et sous lesquelles se développent des conditions sociales qui engendrent des rapports sociaux de production (producteur/non producteur ou propriétaire des moyens de production ou non propriétaire des moyens de production). Par conséquent, toute formation sociale (société), pour se maintenir doit, en même temps qu'elle produit, reproduire les conditions matérielles et sociales de sa production, soient les forces productives et les rapports sociaux de production⁽¹⁾. Ceci permet à Marx d'affirmer que "les hommes" entrent dans des rapports déterminés,

(1) voir à l'annexe schéma conceptuel du mode de production

hors de leur contrôle. Ces rapports sociaux de production (conditions sociales) correspondent à un degré de développement des conditions matérielles (forces productives). L'ensemble de ces rapports de production (conditions matérielles et sociales) constitue la structure ou l'instance économique, base sur laquelle s'élève une superstructure juridico-idéologico-politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées par l'infrastructure: "Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence; c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience" (Marx, 1859, cité in Aron, 1967: 152). Donc, d'après Marx, l'infrastructure économique, la vie matérielle conditionne le processus de vie sociale en général (politique, juridique, idéologique).

Selon Marx, à un certain stade de leur développement, les forces productives (conditions matérielles) d'une formation sociale (société) donnée entrent en contradiction avec les rapports sociaux de production. C'est alors une contradiction du système, même, c'est la crise. L'éclatement des rapports sociaux de production, la lutte des classes sociales entraînent un nouveau mode de production - la révolution sociale (l'avènement du socialisme).

Ce bref résumé de la pensée marxiste permettra de saisir comment et dans quelle optique s'est développé le discours marxiste féministe. D'abord, comme les conditions matérielles (forces productives) déterminent la vie sociale, il est donc logique que les marxistes féministes s'opposent au déterminisme biologique de la nature hu-

maine. Les marxistes rejettent également l'idée d'égalité des chances entre les sexes telle que développée par les libéraux. Il est, selon eux, impossible aux individus en général, d'avoir une égalité des chances tant que la société sera divisée en classes sociales antagonistes (prolétaire/bourgeois). En effet, ce serait un non-sens d'admettre qu'il y ait égalité des chances quand le pouvoir est détenu par une minorité et que l'ensemble de la société lui est subordonné. Les conditions matérielles et sociales dans lesquelles vivent les classes sont déterminées par la position qu'elles occupent dans la société. Ainsi, l'éducation, la qualité de vie, les relations personnelles, les relations hommes-femmes sont donc déterminées par la classe à laquelle on appartient.

Pour les marxistes féministes, l'origine de l'oppression des femmes ne se situe ni au niveau biologique ni au niveau des droits civiques. L'origine est plutôt vue comme étant la résultante d'un mode de production capitaliste qui favorise la propriété privée des moyens de production par une minorité masculine. Le conflit irréconciliable des classes économiques est la clé principale pour comprendre le changement social. Ce changement social, sur une base économique, doit nécessairement passer par l'abolition de la propriété privée des moyens de production qui bouleversera par la suite la superstructure (changement dans la vie sociale).

Le sexisme devient donc un épiphénomène, un symptôme d'une forme plus fondamentale de l'oppression: l'oppression économique d'une classe sociale. Dans cette conception du changement social l'en-

trée massive des femmes sur le marché de production économique est nécessaire à la libération. La place sociale que l'on a, en tant qu'être social, provient uniquement de la place qu'on occupe dans le mode de production: situation de classe.

La libération des femmes se fera donc avec la libération du peuple, soit par la révolution socialiste par laquelle la propriété privée des moyens de production deviendra propriété collective du peuple. Une fois la révolution socialiste réalisée les marxistes féministes croient que l'oppression des femmes disparaîtra.

3) Le discours féministe radical

Les deux courants dont nous venons de parler existent depuis bon nombre d'années. La pensée des féministes radicales est beaucoup plus récente, elle est même très jeune. Elle fait partie des courants d'idées de la fin des années 1960. Il n'est donc pas étonnant d'y voir un discours moins systématique. Il s'élabore graduellement par une simultanéité de contributions individuelles. Ce discours n'est donc pas encore épuré, clarifié et unifié. Bien sûr, il y a de grandes orientations, de grands noms connus et beaucoup de moins connus; l'avenir nous dira qui marquera définitivement cette pensée. Presque tous les grands noms de ce courant (Atkinson, Firestone, Millett) disent avoir été profondément marqués par Simone de Beauvoir qu'on pourrait qualifier de précurseur de ce courant. La pensée féministe radicale se développe encore présentement et elle doit se mesurer à des courants encore très enracinés dans les visions du monde contemporain: conservateur, libéral, marxiste et socialiste.

Bien qu'il soit difficile de circonscrire un discours encore en élaboration, on peut toutefois en préciser les postulats de base, signaler ses points de convergence et de divergence. Chose certaine, les féministes radicales s'accordent pour reconnaître que l'oppression spécifique faite aux femmes est la contradiction fondamentale: c'est la contradiction du système social peu importe le régime économique.

Selon Jaggar et Rothenberg Struhl (1978: 83-84), on peut re-tracer cinq prémisses du discours féministe radical dont les trois premières sont reconnues par toutes:

- 1) Les femmes sont, historiquement, le premier groupe opprimé.
- 2) L'oppression des femmes est l'oppression la plus répandue dans toutes les sociétés connues.
- 3) L'oppression des femmes est l'oppression la plus profonde donc la plus difficile à enrayer et ne disparaîtra pas lors de changements sociaux comme l'abolition des classes sociales.
- 4) L'oppression des femmes engendre la plus grande souffrance pour ses victimes, quantitativement et qualitativement, même si cette souffrance n'est pas toujours reconnue à cause des préjugés sexistes des oppresseurs et des victimes.
- 5) L'oppression des femmes, selon Firestone, fournit un modèle conceptuel pour comprendre aussi toutes les autres formes d'oppression.

Les féministes radicales ne partagent pas toutes les mêmes perceptions sur le changement social devant libérer les femmes de leur oppression. Parmi les nombreuses positions, deux grandes lignes d'orien-

tation du changement social se dégagent chez les féministes radicales: la révolution biologique et le lesbianisme politique.

La révolution biologique élaborée par Firestone (1972), dans son livre la Dialectique des sexes est perçue comme le moteur nécessaire à la libération des femmes. Firestone (1972), situe les causes de l'oppression des femmes au niveau biologique. Les femmes, par leur physiologie, enfantent et se retrouvent dans une situation de dépendance envers les hommes pour leur survivance et pour celle de leurs bébés. La reproduction artificielle (extra-utérine: bébé en éprouvette) devrait éliminer les liens de dépendance des femmes envers les hommes.

Le maternage et la socialisation des bébés humains relèveraient de la responsabilité de tous les adultes de la société. C'est la remise en question totale et radicale de la famille, du mariage et de l'amour. Au début des années 70, c'était un discours farfelu, cocasse et très critiqué. A la fin des années 70, l'embryologie moderne réalisait la conception d'un embryon humain viable extra-utérin, l'Angleterre accueillait sa première citoyenne des temps futurs: Louise Brown. Cette expérience, évidemment, ne remet pas en question la famille, le mariage, l'amour, ni même l'accouchement. Cependant, c'est le début d'un processus qui, dix ans auparavant, apparaissait invraisemblable.

Firestone (1972), fut très critiquée et l'est encore pour avoir situé les causes de l'oppression des femmes au niveau biologique. D'une certaine manière, par sa position, Firestone (1972), donne raison aux conservateurs qui situent l'origine de l'oppression au niveau biologique. Par contre, elle les attaque durement en leur démontrant

que leur argument massue s'estompe devant la technologie moderne.

Firestone a mis beaucoup d'emphase sur l'importance d'une révolution biologique. La futurologie est très intéressante à lire mais également très facile à démolir. Cette vision de l'avenir de Firestone n'empêche pas de reconnaître sa grande contribution au niveau de son argumentation; sa remise en question radicale de la famille, du mariage et de l'amour est un apport capital à la pensée féministe. Son chapitre sur l'amour, entre autres, est un exemple de la profondeur et de la portée sociale globale de son argumentation: "Les femmes et l'amour sont la pierre angulaire de la civilisation. Les soumettre à examen, c'est menacer la structure même de la civilisation" (Firestone, 1972: 161).

Enfin, pour elle, le féminisme radical est le plus profond, le plus global et celui qui remettra vraiment en question la société dans laquelle nous vivons:

Le féministe révolutionnaire est le seul programme radical, qui, allant au-delà de la politique dite "sérieuse", touche la réalité affective, réconciliant ainsi le personnel et le public, le subjectif et l'objectif, l'émotionnel et le rationnel - le principe féminin et le principe masculin (Firestone, 1972: 267).

Le lesbianisme politique voit également dans l'oppression des femmes une origine biologique mais qui ne requiert pas une révolution biologique. Les lesbiennes politiques croient que toute lutte des femmes doit être dirigée contre le sexisme soutenu principalement par les hommes. Pour atteindre ce but, les femmes doivent s'unir entre elles, comme des soeurs, et devenir lesbiennes. La notion de lesbianisme.

ici, ne signifie pas nécessairement une attirance sexuelle, mais une position politique élaborée dans un contexte de lutte politique entre les sexes:

Qu'est-ce qu'une lesbienne? C'est la rage de toute femme condensée au point d'exploser. C'est la femme qui, souvent dès l'âge le plus tendre, agit selon sa tendance intérieure à être un être humain plus complet et plus libre que sa société ne le lui permet. Ses besoins et actions engendrent de douloureux conflits jusqu'à ce qu'elle se trouve en guerre perpétuelle avec tout ce qui l'entoure et aussi avec elle-même... Elle est obligée de se créer un mode de vie social, vivant seule la plus grande partie de sa vie, et initiée bien plus tôt que ses soeurs hétérosexuelles à la solitude essentielle de la vie (Ballorain, 1972: 161).

C'est une orientation qui provoqua et provoque encore une confrontation et une grande remise en question, autant chez les théoriciennes que dans les mouvements féministes. Le lesbianisme apparaît comme l'aboutissement logique du féminisme radical; comme le disait Atkinson lors d'une entrevue sur film: "le féminisme est une théorie dont le lesbianisme en est la pratique". L'impact de cette orientation amena les féministes et leurs groupes à prendre position. Millett, Atkinson, Brownmiller et plusieurs autres, en accord avec des mouvements tels N.O.W., radicalesbians etc, ont fait la déclaration officielle suivante:

W.L. et les homosexuels luttent pour une cause commune: une société libérée du soin de définir et classer les gens selon un genre et une référence sexuelle. Lesbienne est l'étiquette utilisée comme une arme psychique pour emprisonner les femmes dans le rôle féminin défini par les hommes. L'essence de ce rôle est que les femmes sont définies en fonction de leur relation avec les hommes. Une femme est considérée comme lesbienne quand elle fonctionne de façon autonome. Or l'autonomie des femmes est le but de Women's Liberation (Ballorain, 1972: 165).

4) Le discours féministe socialiste

Le discours féministe socialiste accepte foncièrement la méthode marxiste et analyse la situation de la femme dans le contexte social des classes sociales (classes économiques). Essentiellement, c'est une position plus contemporaine du marxisme, une autre forme renouvelée du marxisme, qui tente de pallier aux faiblesses de l'analyse traditionnelle marxiste qui avait souvent relégué bien loin dans ses préoccupations l'oppression des femmes. Pour les marxistes traditionnels, l'abolition de l'oppression des femmes n'était pas vue comme élément nécessaire à la révolution sociale.

A l'opposé de leurs confrères révolutionnaires, les féministes socialistes reconnaissent une oppression particulière aux femmes et croient qu'elle n'a jamais été bien comprise à l'intérieur du mouvement révolutionnaire. De plus, certaines d'entre elles ne situent pas l'origine de l'oppression des femmes avec l'apparition de la propriété privée comme le fit Engels. Elles croient, tout comme Rowbotham que l'oppression des femmes existait bien avant. "Le féminisme n'a pas de "commencement" dans ce sens que le défi féminin a toujours existé... la résistance féminine a connu plusieurs formes historiques" (Rowbotham, 1972: 12).

Leurs recherches se canalisent surtout dans une démonstration du lien entre la libération des femmes et la libération des hommes; pour reprendre Mitchell à quelques mots près, elles donnent des réponses marxistes à des questions féministes. Mitchell (1974) montre comment le féminisme est le résultat de deux forces combinées;

pour elle le mouvement des femmes est né "des contradictions qui ont surgi dans la condition féminine à l'intérieur d'une société capitaliste avancée" (Mitchell, 1974: 121). Ainsi, les féministes socialistes orientent leurs recherches vers l'examen critique des institutions qui jouent un rôle majeur dans l'oppression des femmes. C'est pour cette raison que Mitchell (1974) analyse l'oppression des femmes à partir de quatre structures: production, reproduction, sexualité et éducation. De plus, elle reproche aux traditionnalistes d'avoir tout réduit (production, reproduction et sexualité) à une seule structure: l'économie. Elle ne croit pas que la manière de libérer les femmes, c'est de les intégrer à la structure de production mais, au contraire, de lutter pour la diversification des rapports sociaux:

L'erreur du socialisme traditionnel a été de réduire les trois autres éléments de la structure à celui de l'économie et c'est pourquoi l'appel à l'engagement des femmes dans la production s'est accompagné du mot d'ordre totalement abstrait de l'abolition de la famille. Les revendications économiques doivent aller de pair avec une politique cohérente portant sur les trois autres éléments politiques et pouvant, dans une conjoncture particulière, passer au rang des luttes immédiates (Mitchell, 1974: 187).

Il faut lutter non pas pour l'abolition de la famille mais pour la diversification des rapports sociaux actuellement réduits de manière restrictive et contraignante aux rapports familiaux (Mitchell, 1974: 190).

Les féministes socialistes reconnaissent que l'oppression des femmes est aussi fondamentale que l'oppression économique. Et, comme le signalent Jaggar et Rothenberg Struhl (1978: 85), la tendance

actuelle des études est de démontrer que le capitalisme et le sexisme se renforcent mutuellement. Les féministes socialistes refusent de voir l'oppression économique comme secondaire, tout comme elles refusent de voir l'oppression des femmes comme étant secondaire. Leur défi est de prouver que les deux formes d'oppression sont indissociables l'une de l'autre et qu'il faut lutter contre les deux pour libérer l'ensemble des-humains. Pour Rowbotham les féministes doivent se rallier à des groupes reconnus de révolutionnaires pour ne pas tomber dans le particularisme. Elle s'exprime en ces termes en parlant des féministes qui croient que la libération des femmes se fera par les femmes:

Une telle vue exclut l'idée d'un mouvement vivant, agissant sur l'histoire, s'instruisant de l'interaction dialectique de ses propres efforts dans des circonstances concrètes. Elle oublie que la prise de conscience de certains groupes déterminés dans la masse des opprimés est seulement partielle... elle doit au contraire s'insérer dans le processus historique dialectique continu auquel tous participent d'une manière consciente. Une conscience politique révolutionnaire ne peut se développer que si la féministe (comme le Noir, ou le militant ouvrier) se sait et se sent opposée à tout un système d'oppression: il ne suffit pas, en effet, qu'elle s'insurge contre l'injustice dont elle est la victime (Rowbotham 1972: 126).

B) Le discours féministe matérialiste

1) Problématique

Si le féminisme radical est associé aux Etats-Unis, le féminisme matérialiste, lui, s'inscrit dans la ligne de pensée française contemporaine. Il n'y a pas encore de livres écrits sur le féminisme matérialiste, à peine quelques textes dans des revues féministes.

Guillaumin (1978) et Delphy (1975) en sont les principales représentantes. C'est un discours qui regorge d'effervescence, qui se construit peu à peu à même les conférences, les communications orales et écrites, des recherches des féministes actuelles. C'est un discours nouveau, voire même la gestation d'une pensée théorique à la fois alimentée par le mouvement féministe et cherchant à le soutenir. Le défi, pour les féministes matérialistes, est différent. Ce n'est pas leur pensée qui engendra le mouvement féministe, comme ce fut le cas pour Friedan, Firestone ou Millett, car le mouvement est déjà en marche. Leur défi est au niveau de la pensée, de la théorie: articuler, conceptualiser l'oppression des femmes du point de vue des femmes. C'est le grand déblocage au niveau de l'analyse, au niveau de la vision du monde, de l'appréhension de la réalité sociale qui permettra l'articulation d'une ligne politique claire.

Pour elles, le féminisme est d'abord un mouvement social, déjà existant, qui aspire énergiquement à un changement social de sa situation. Cette perception implique nécessairement que la situation de la femme soit sociale et que c'est par le social qu'elle changera. C'est donc reconnaître une origine sociale à l'oppression des femmes. Le postulat de base des féministes matérialistes diffère donc de celui des féministes radicales, en ce sens qu'il situe l'origine de l'oppression des femmes au niveau social et non biologique. Par contre, elles se rapprochent des féministes radicales lorsqu'elles reconnaissent dans l'oppression des femmes la contradiction principale. L'oppression

des femmes devient donc le coeur, le moteur, de toute recherche féministe matérialiste et, par le fait même la remise en question globale et radicale de toute notre réalité sociale et de nos manières d'appréhender cette réalité sociale:

Ce terme oppression sociale est donc la base, le point de départ de toute étude comme de toute démarche féministe. Son emploi modifie radicalement les données non seulement de la sociologie mais de toutes les sciences humaines (Delphy 1975: 62).

Les féministes veulent expliquer l'oppression, préoccupation centrale de leurs interrogations et, inévitablement, elles en arrivent à l'histoire. Toutefois, elles ne cherchent pas une accumulation de faits qui établit, concrétise, la réalité de cette oppression; il s'agit donc d'une théorie féministe de l'histoire "où celle-ci s'écrit et se décrit en termes de domination des groupes sociaux les uns par les autres. De même elle ne peut considérer a priori aucun domaine de la réalité ou de la connaissance comme extérieur à cette dynamique fondamentale" (Delphy, 1975: 62). C'est donc une interprétation féministe et matérialiste de l'histoire des femmes qu'il faut écrire.

La théorie féministe de l'histoire est matérialiste parce que ses prémisses de base, (l'histoire se nourrit de la lutte engendrée par la domination des groupes sociaux les uns par les autres, et toute oppression est sociale, y compris l'oppression des femmes) l'amènent à concevoir les productions intellectuelles (idéologie naturaliste, les sciences de l'homme entre autres) comme le produit des rapports homme/femme, comme des rapports de domination et d'oppression. Le fémi-

nisme matérialiste est donc un matérialisme renouvelé, capable de rendre compte de toute l'histoire de la domination des groupes sociaux les uns par les autres et non seulement une vue restrictive de l'histoire de la domination des prolétaires par les bourgeois:

Une connaissance qui prendrait pour point de départ l'oppression des femmes constituerait une révolution épistémologique, et non une nouvelle discipline ayant les femmes pour objet, et/ou une explication ad hoc d'une oppression particulière. Ce serait une expression du matérialisme, mais aussi un renouveau de celui-ci. En effet elle apporterait un point de vue matérialiste jusqu'ici ignoré - celui de l'oppression des femmes - c'est-à-dire un regard s'appliquerait nécessairement à la totalité de l'expérience humaine, individuelle ou collective (Delphy, 1975: 65).

Guillaumin s'inscrit dans cette ligne de pensée. Elle est l'une, sinon la personne, qui a le plus contribué à l'articulation de ce discours, en développant les concepts nécessaires à l'explication théorique de l'oppression des femmes. Elle ne se contente pas uniquement de reconnaître, de décrire l'oppression spécifique des femmes, elle la qualifie, la conceptualise et la situe dans la dynamique globale des rapports sociaux. C'est pour ces raisons que cette présentation des concepts du féminisme matérialiste s'inspire fortement du texte de Guillaumin (1978b), Pratique du pouvoir et idée de nature (1) L'appropriation des femmes.

Guillaumin étudie la réalité (oppression des femmes) en fonction de deux faits: un fait matériel (niveau social: tangible) et un fait idéologique (niveau de l'esprit: intangible), c'est l'envers et l'endroit, les deux faces d'un même rapport. Le fait idéologique (production intellectuelle) est l'autre face du fait matériel,

produit par la classe de sexe dominante pour justifier et maintenir les rapports de pouvoir. Cette section du chapitre discutera surtout du fait matériel puisque le chapitre I a déjà traité du fait idéologique. Pour les féministes matérialistes, l'origine de l'oppression des femmes est sociale. Il est donc logique de chercher les explications, des raisons d'être de cette situation au niveau du social. Ce postulat implique l'observation des femmes et des hommes dans leurs actions, leurs interactions, ce qui nous amène à découvrir les rapports de classes de sexe.

Un tel examen révèle rapidement l'existence de rapports sociaux permanents entre la classe des femmes et celle des hommes. A partir de cette observation, on peut suggérer en corollaire que la société, pour se maintenir, repose sur la base même de ces rapports sociaux entre les classes de sexe. Jusqu'à très récemment, autant les scientifiques que la population en général, se sont refusé de voir les rapports sociaux entre les hommes et les femmes autrement qu'en rapports de complémentarité, d'entente, d'union, d'amitié et d'amour, plutôt que de les voir sous leur vrai jour, à savoir, tensions, luttes, oppositions, antagonismes. Les rapports hommes/femmes sont des rapports d'autorité à obéissance, de pouvoir à subordination.

Marx disait que les rapports sociaux établis par les êtres humains constituaient leur existence sociale qui découle, bien entendu, du stade de développement des forces productives et des rapports de production. Il n'est donc pas étonnant de constater que l'existen-

ce sociale des femmes en est une d'exploitées. Si l'existence sociale des êtres découle des forces productives, il faut donc s'interroger sur la force de travail des femmes pour saisir tout le sens social de leur exploitation.

Lorsque les femmes veulent vendre leur force de travail sur le marché du travail, elles le font collectivement pour un moindre salaire, et sont confinées dans les secteurs les moins rémunérés. L'histoire des syndicats, ou du travail des femmes, nous révèle des atrocités, dignes d'un dominant à toute épreuve. Plus souvent qu'autrement leur rémunération est perçue comme un salaire d'appoint. De plus, on sait que le travail domestique, lui, n'est pas payé du tout. Cette acceptation généralisée du travail domestique gratuit sert à justifier l'exploitation des femmes qui se retrouvent (en moins grand nombre) sur le marché classique du travail. La force de travail "cette ultime chose dont on dispose pour vivre" (Guillaumin, 1978b: 8), le prolétaire peut la vendre, c'est ce qui le différencie de l'esclave ou du serf. Son travail est calculé, mesuré, évalué en termes de temps, de lieu et d'argent. Le prolétaire ne vend pas son entité matérielle, son être lui-même, c'est sa capacité de travail qu'il vend. Les femmes, pour leur part, ne disposent pas de leur force de travail dans la production domestique. Non seulement n'en disposent-elles pas, elles sont elles-mêmes accaparées, assujetties dans un rapport d'appropriation physique se traduisant par l'appropriation directe de leur corps, de leur entité matérielle, de leur individualité. Cette monopolisa-

tion est ostensible, globale et réduit les femmes à l'état d'objet matériel.

Le corps est un réservoir de force de travail, et c'est en tant que tel qu'il est approprié. Ce n'est pas la force de travail, distincte de son support/producteur en tant qu'elle peut-être mesurée en quantités" (de temps, d'argent, de tâches) qui est accaparée, mais son origine: la machine-à-force-de-travail, (Guillaumin, 1978b: 9).

Lorsque les féministes disent qu'il y a une oppression spécifique faite aux femmes, elles veulent dire que les femmes se retrouvent dans une situation d'exploitation sociale différente des autres opprimés. Cette exploitation est distincte parce qu'elles ne peuvent ni contracter, ni négocier à partir de leur force de travail. Elles ne peuvent séparer leur unité matérielle (corps), leur elle-même, leur individualité, de l'usage de cette même unité matérielle. Elles se retrouvent dans un rapport de sexe non-vendeur de cette force de travail. L'appropriation physique de leur individualité est antérieure à leur force de travail. L'histoire de l'esclavage le démontre bien, "c'est le résultat d'un long processus que d'être parvenu à ne vendre QUE sa force de travail et à ne pas être soi-même approprié" (Guillaumin, 1978b: 9). Dans l'esclavage ou le servage, il y eut une période transitoire entre l'appropriation physique directe et l'affranchissement, où l'on fixait une limite à l'usage de l'esclave ou du serf (année, saison, jours etc.) L'exemple des serfs est très révélateur comme le fait remarquer Guillaumin (1978b: 23). Dans le cas des femmes, elles sont elles-mêmes la terre; elles sont directement appropriées par les

hommes. Sur le marché domestique elles sont à la fois objet, moyen de travail et force de travail. Il n'y pas de distinction entre les forces productives: la femme est autant une machine à fabriquer des bébés (moyen de production) qu'une force mécanique à épousseter (force de travail). Dans leur cas, il y a appropriation physique directe et accaparement de leur force de travail. C'est ce qu'identifie Guillaumin comme étant le sexage:

Appropriation physique elle-même, le rapport où c'est l'unité matérielle productrice de force de travail qui est prise en mains, et non la seule force de travail. Nommé "esclavage" et "servage" dans l'économie foncière, ce type de rapport pourrait être désigné sous le terme "sexage" pour ce qui concerne l'économie domestique moderne, lorsqu'il concerne les rapports de classes de sexe (Guillaumin, 1978b: 9).

2. Appropriation collective et privée: sexage

On vient de voir les coordonnées théoriques du féminisme matérialiste. Maintenant, pour suivre l'examen du discours féministe avec la méthode utilisée à la section précédente, il faut continuer à porter un regard sous l'angle des deux notions centrales de l'oppression des femmes: sexisme et libération. Pour les féministes matérialistes, sexisme signifie sexage, c'est à dire l'appropriation privée et collective de la classe des femmes par la classe de sexe dominante, les hommes.

Comme on vient de le voir, dans l'économie domestique, il n'y a pas de distinction entre les forces productives parce que les femmes constituent en bloc les forces productives, propriété de la classe des hommes. Les femmes ne peuvent donc ni vendre, ni négocier, ni

échanger leur capacité de travail parce qu'elle n'est pas dissociée de leur individualité. De toute façon, on n'échange pas ce qui ne nous appartient pas. Il n'y a pas de contrat social entre la classe des hommes et des femmes pour répondre aux besoins de leur survie commune, ni d'entente entre les deux parties pour réaliser le projet social nécessaire pour y répondre. Il y a bien eu une volonté de réalisation de ce projet social, puisqu'il existe une division sociale du travail des sexes. Cependant, cette division fut lentement tissée et contrôlée au fil des années de façon quasi unilatérale par la classe de sexe des hommes:

Or il n'y a pas d'échange dans la relation de sexage, puisqu'en effet rien ne vient comptabiliser quelque chose que ce soit qui pourrait être la matière de l'échange. Si rien n'évalue ou ne comptabilise, si tout est dû et si tout est propriété: le temps, la force, les enfants, tout, sans limites, la relation de sexage n'est pas une relation de marché..., précisément en fonction du fait qu'elle est dérivée du corps physique et que, déjà, ce corps est approprié (Guillaumin, 1978b: 21).

Plusieurs seront tentés de croire qu'il existe une forme de contrat, le contrat de mariage. On verra ultérieurement comment le contrat de mariage n'est en fait qu'un rapport privé d'appropriation, une redistribution des forces productives à un membre de la classe de sexe dominante et non un contrat entre deux parties ou deux partenaires égaux. Le mariage n'est que la forme, l'expression individualisée de l'appropriation des femmes. Et, comme le dit Guillaumin:

Le mariage n'est cependant que l'expression restrictive d'un rapport, il n'est pas en lui-même ce rapport: il légalise et entérine une relation qui existe avant lui et en dehors de lui: l'appropriation matérielle de la classe des femmes par la classe des hommes: le sexage (Guillaumin, 1978b: 22).

L'appropriation physique des femmes par la classe de sexe dominante est donc une appropriation physique et sociale, le sexage, c'est une forme spécifique des rapports sociaux entre les hommes et les femmes, tout comme la relation maître/esclave, seigneur/serf.

3) Ré-appropriation: libération des femmes.

Cette dimension du discours féministe matérialiste sera principalement développée au chapitre IV, "Féminisme politique: lutte des classes de sexe". Dans cette sous-section, on brossera brièvement le tableau des grandes lignes qui y seront discutées. La libération des femmes, pour les féministes matérialistes, prend le sens d'une ré-appropriation par elles-mêmes et d'elles-mêmes de leur existence objective de sujet social (Guillaumin, 1978b: 22).

Précisons d'abord qu'il y a une contradiction permanente entre les classes de sexe. Ces dernières n'ont pas la même appréhension de la réalité sociale, ni la même définition du projet de société. De plus, la contradiction principale émerge du système de classe de sexe même, en favorisant et légitimant une classe au détriment de l'autre, l'une est dominante, l'autre dominée et frustrée. La classe des appropriées veut briser ses chaînes (aussi dorées soient-elles), en se ré-appropriant. Il s'agit d'une situation antagoniste des classes de sexe, car, ce que l'une obtient, l'autre le perd. L'organisation de

la société des hommes est elle-même contradictoire puisqu'en même temps qu'elle transmet des manières de penser et d'agir sexistes, elle permet l'essor du féminisme qui développe un discours, des stratégies d'action, en réagissant à ces mêmes manières de penser et d'agir sexistes.

Il y a aussi une contradiction intrinsèque à l'appropriation des femmes. L'appropriation sociale véhicule, elle-même, ses contradictions, en scindant l'appropriation des femmes; qu'elle soit collective ou privée, les femmes sont la propriété de tous les hommes quasi un à un. Chaque homme a sa femme, sa chose, sa propriété dont il voudrait bien limiter l'usage commun. Dans les faits, sa femme appartient à l'ensemble des hommes qui se l'approprient dans la division sociale des sexes du travail, sa femme n'échappe pas entièrement à l'appropriation collective, même s'il l'a acquise par contrat dûment reconnu par les hommes. Enfin, la classe des femmes se conscientise de plus en plus par le biais du mouvement social des femmes et la lutte des classes de sexe sur la scène politique est irréversible.

C) Rétrospective et critique des discours féministes

Souvent le discours des féministes émerge de problématiques déjà existantes mais contestées par elles. Les féministes veulent dénoncer ce qui a été occulté, rendre visible ce qui ne l'était pas ou remettre à l'endroit ce qui était à l'envers. L'essentiel de ce qui a été développé dans ce chapitre se retrouve au tableau II: synthèse des discours féministes selon leur problématique de l'oppression des femmes.

L'examen des discours féministes révèle une certaine évolution. Toutefois, il ne s'agit pas d'une évolution marquée de coupures dans le temps. Ces différents discours sont encore tous actuels⁽¹⁾, et véhiculés simultanément par différents groupes de femmes, et même par certaines femmes. Il arrive que des féministes adoptent des positions du féminisme libéral tout en se réclamant d'un autre discours. Ainsi, elles participent à des manifestations pour réclamer des réformes (garderie, avortement etc.), tout en sachant que l'oppression spécifique des femmes n'est pas dénoncée.

Un tour rapide de l'argumentation développée par les discours examinés dans ce chapitre peut se faire en répondant à trois questions.

Comment les féministes situent-elles l'origine de l'oppression des femmes dans leur discours?

On a vu que l'origine sociale de l'oppression des femmes a été établie dès le XVIII^e siècle par Wollstonecraft (libéral). Tous la reconnaissent à l'exception du féminisme radical qui la situe au niveau biologique. Il est d'ailleurs très critiqué pour cette position. L'origine sociale de l'oppression des femmes est quasiment un fait reconnu par l'ensemble des féministes.

Quel sens donnent-ils au sexisme (sexisme qu'on a défini comme étant leur conception de l'exploitation basée sur le sexe d'un humain par un autre humain)?

(1) Le discours marxiste traditionnel semble le plus dépassé. On reconnaît de plus en plus une oppression spécifique aux femmes.

Il prend la forme d'inégalités des chances entre les hommes et les femmes chez les libérales. Le discours marxiste n'y voit qu'un fâcheux épiphénomène qui accompagne l'oppression économique. Il ne reconnaît donc pas une oppression spécifique aux femmes, qui ne sont pas exploitées en tant que femmes mais en tant que prolétaires. Les féministes socialistes, pour leur part, même si elles se situent dans la même ligne de pensée (marxiste), reconnaissent une oppression spécifique aux femmes. Elles admettent que l'oppression économique et l'oppression des femmes sont inséparables et aussi importantes l'une que l'autre. Cette position diffère chez les féministes radicales, qui constatent que l'exploitation des femmes (contradiction fondamentale) existe partout, peu importe le régime économique. Le sexisme, dans la perspective matérialiste, signifie: l'appropriation physique d'une classe de sexe entière (femme) par la classe de sexe dominante (homme). L'oppression s'explique par le rapport de pouvoir qui s'établit entre les classes de sexe, le sexage.

De quelle manière les différents discours féministes conçoivent-ils la libération des femmes (abolition ou modification de la conjoncture sociale qui soutient et encourage le sexisme)?

Pour les féministes libérales, la libération se résume à l'obtention des droits pour les femmes, aux réformes que l'on peut revendiquer avec l'aide des hommes. Il s'agit de rétablir l'égalité des chances qui permettra aux individus femmes de profiter pleinement des droits civiques, à chances-égales, chacun pour soi.

Etant donné que les marxistes ne reconnaissent pas d'oppres-

sion spécifique aux femmes, il n'y a pas de libération des femmes comme telle. La libération, c'est la libération des prolétaires, lors de l'abolition de la propriété privée des moyens de production et de l'avènement de l'Etat socialiste. Les femmes ne peuvent aspirer à un changement de situation de leur vie sociale que comme femme prolétaire.

A l'instar de leurs confrères révolutionnaires, les féministes socialistes croient que la libération des femmes ne peut se faire uniquement par les femmes. Une telle attitude de la part des femmes serait, en effet, de particulariser leur sort au détriment de leurs frères également exploités. La libération des femmes se réalisera donc conjointement avec les hommes révolutionnaires lors de l'abolition du système des classes sociales.

Les féministes radicales n'ont pas une position unifiée dans leur vision de la libération des femmes. Certaines croient en une révolution biologique (bébé extra-utérin) qui établirait définitivement le contrôle de la nature par les femmes. Certaines autres se réclament lesbiennes. Le lesbianisme politique c'est la solidarité des femmes face à l'ennemi commun, le principal promoteur du sexisme: l'homme. En quelques mots, c'est la libération pour les femmes par les femmes.

Libération pour les féministes matérialistes c'est d'abord le rejet d'être considéré par l'autre moitié du monde comme un objet social. Libération implique donc pour les femmes la ré-appropriation de leur situation objective de sujet social, ré-appropriation qui se fait nécessairement par les femmes elles-mêmes.

Quelques critiques à l'endroit des discours féministes

Une grande reconnaissance doit être accordée au discours libéral pour avoir donné une connotation sociale à l'origine de l'oppression des femmes. Cependant, il ne détecte pas l'ampleur de l'oppression collective des femmes; il n'entrevoit que des solutions améliorant le sort individuel des femmes. Les réformes juridiques ne sont pas suffisantes pour améliorer le sort de l'ensemble des femmes, surtout si elles sont réalisées par les hommes de loi. Il n'y a pas que l'origine qui soit sociale, l'oppression elle-même est sociale. Les féministes libérales ne situent pas l'oppression dans sa dynamique globale en la mettant en rapport avec la situation des autres groupes sociaux.

Il est étonnant de constater comment on peut méconnaître l'oppression sociale pour ne la réduire qu'à une seule forme d'oppression économique. Même l'oubli de Marx est difficile à admettre; la société capitaliste (société d'homme), pour se maintenir et se reproduire, s'appuie sur l'oppression des femmes.⁽¹⁾ Penser l'ensemble des rapports sociaux de production à partir de deux classes antagonistes (bourgeois vs prolétaire) est outrageant pour les exploitées du système, à qui on ne reconnaissait même pas le droit de vendre leur force de travail pour gagner leur croûte. La principale contribution du discours marxiste, même s'il a occulté l'oppression des femmes, fut

(1) Certains seront tentés de dire qu'il y a des femmes capitalistes. Si peu -- comment le sont-elles devenues? Par statut dérivé. Et, si c'est par l'accumulation du capital, ce fut au moment où le capitalisme était suffisamment développé pour ne pas craindre de petites capitalistes.

d'avoir jeté les bases d'une articulation du dynamisme de l'oppression.

Le discours des féministes socialistes c'est le discours marxiste sous une forme plus contemporaine. On ne peut plus s'interroger sur l'oppression et ignorer l'oppression des femmes, surtout lorsqu'on est une femme. Le discours féministe socialiste est un compromis classique des femmes qui veulent convaincre les hommes de les intégrer dans leur lutte; après tout, ne veulent-ils pas abolir la société qui opprime les femmes? Les révolutions n'ont pourtant pas suffisamment bien servi les femmes jusqu'à maintenant pour se permettre de donner une aussi grande confiance aux groupes d'hommes révolutionnaires.

Il faut accorder un grand mérite aux féministes radicales pour avoir dénoncé l'oppression des femmes dans toutes les sociétés d'hommes, peu importe le régime économique, et également pour avoir situé l'oppression des femmes au coeur d'une problématique du changement social. De plus, elles furent les premières à reconnaître, par leur position de lesbiennes politiques, que la libération des femmes doit se faire uniquement par les femmes. Toutefois, on peut leur reprocher de ne pas avoir expliqué l'oppression sociale spécifique aux femmes par des causes sociales. Il y eut beaucoup d'énergie engloutie dans la démonstration d'un contrôle des femmes sur la nature qui s'est révélé le rêve d'une révolution biologique. Malheureusement, même si la viabilité de la conception des bébés extra-utérins est prouvée, elle n'a servi que de palliatif aux femmes que la "nature" avait pourvues d'un contraceptif naturel.

Les féministes matérialistes, même si elles sont peu nombreuses, ont abattu un travail sociologique d'envergure. Guillaumin (1978b) a articulé une théorie de la vision synchrétique des féministes. La théorie de l'exploitation des femmes est maintenant pensée et écrite. Elle pose clairement le problème de l'oppression des femmes et le situe dans la dynamique des rapports sociaux: rapport de pouvoir entre les classes de sexe (sexage). Elle identifie sociologiquement l'existence des classes de sexe en dénonçant la catégorisation sur la base du sexe anatomique et en la fondant sur les rapports sociaux qui "unissent" les hommes et les femmes à l'organisation globale de la société. Guillaumin fait la démonstration théorique de ce que les femmes veulent dire lorsqu'elles parlent de libération, à savoir une existence objective de sujet social.



CHAPITRE III

ILLUSTRATION DE L'APPROPRIATION MATÉRIELLE DES FEMMES PAR LA CLASSE DE SEXE DOMINANTE

Au chapitre précédent, le féminisme matérialiste est apparu comme étant le discours qui pose le plus clairement et le plus sociologiquement le problème de l'oppression des femmes. C'est principalement pour cette raison que le présent chapitre s'inscrit dans cette perspective. Le féminisme matérialiste a donné un sens sociologique à la notion de classe de sexe en établissant le rapport social qui unit la classe des hommes à la classe des femmes, le sexage. Le temps est venu de s'interroger sur les formes que prend cette appropriation de la classe des femmes et sur les moyens développés par la classe de sexe dominante pour s'assurer le maintien de l'appropriation. Dans le vécu des êtres sociaux, formes et moyens d'appropriation ne sont pas clairement dissociés. Le viol est à la fois une forme de violence et un moyen, un mécanisme de contrôle pour maintenir la classe des femmes dans leur situation d'appropriées. Il est donc à signaler que formes et moyens, intimement liés au niveau concret, sont distingués ici pour les besoins de l'analyse. Guillaumin (1978b) a déjà identifié les indices révélateurs des formes et moyens d'appropriation. Dans ce chapitre, ils seront repris et on tentera de les illustrer davantage en les cernant dans la perspective dénonciatrice des féministes.

A) Formes d'appropriation de la matérialité des femmes

Le sexage est l'usage d'une classe entière (femmes) par une autre (hommes), dont les conséquences sont de libérer les hommes des corvées relatives à la satisfaction de leurs besoins primaires. Le sexage leur permet ainsi de canaliser leurs énergies à d'autres fins. Cet usage de la classe des femmes se concrétise dans le quotidien sous différentes formes, dont trois d'entre elles, déjà signalées par Guillaumin (1978b), aideront à saisir ce que l'on entend par forme d'appropriation:

- 1) appropriation du temps et de la présence matérielle.
- 2) appropriation des produits du corps.
- 3) usage sexuel collectif et privé.

1) Appropriation du temps et de la présence matérielle

Le temps des femmes ne compte pas; n'étant pas de l'énergie monnayable, c'est un temps de travail qui ne requiert pas d'évaluation. Sur le marché domestique ou sur le marché du travail classique, on s'attend à ce que toutes les femmes sachent accomplir certaines tâches. Du café à la décoration, en passant par la mémoire du patron (anniversaires, fleurs), les femmes sont réputées fournir ces services, ces tâches gratuitement.

Dans le mariage, le contrat matrimonial ne spécifie pas le temps de travail et de non-travail (temps de liberté); le preneur s'accapare du temps de sa future dans sa totalité. Cette appropriation privée touche les femmes dans l'ensemble de leurs rôles et non

seulement comme épouses, mais comme filles, soeurs de, mères de, belles-mères de etc... Ces femmes peu importe leur statut civil, voient à l'entretien domestique général des hommes (nourriture, garde des enfants, lavage-repassage etc.) et tout se passe comme si les femmes avaient un contrat collectif, une sorte de pacte social avec la classe des hommes pour répondre à leurs besoins:

Comme si l'épouse appartenait en nue-propiété à l'époux et la classe des femmes en usufruit à chaque homme, et particulièrement à chacun de ceux qui ont acquis l'usage privé de l'une d'entre elles (Guillaumin, 1978b: 10).

Outre l'appropriation du temps des femmes, les hommes s'accaparent également de la présence matérielle permanente des femmes, en les rendant responsables de leur entretien matériel domestique et de celui de tous leurs dépendants. Comme le dit si bien Guillaumin (1978b: 16), le sexage réduit les femmes "à l'état d'outil dont l'instrumentalité s'applique de surcroît et fondamentalement à d'autres humains".

L'individualité des femmes est complètement accaparée. Les femmes se voient privées de leur propre individualité, elles sont la propriété de leur mari ou de leur père et de la classe de sexe entière des hommes. Il n'est donc pas surprenant de voir si peu de femmes autonomes, de constater combien il est difficile pour elles de le devenir. Il est très rare, par exemple, de voir des femmes jouir d'une réputation internationale dans le domaine de la composition musicale, de la direction orchestrale, dans la recherche spatiale et dans bien

d'autres domaines encore. L'énergie des femmes est trop souvent investie dans l'entretien matériel physique primaire. Elles sont occupées à être des outils d'entretien ménager et d'entretien physique et mental des membres de la "familia".⁽¹⁾ Cette attitude se reflète sur la division sociale du travail des sexes. Un exemple suffira à illustrer l'impact de cette division sur le travail des femmes à la maison.

On remarque de plus en plus que le séjour dans les hôpitaux est écourté, le retour prématuré des malades au foyer (même de grands malades tels les cancéreux en phase terminale) est devenu chose courante. Ce retour en milieu familial n'est possible que parce que le gouvernement et les responsables de la santé sont assurés de la présence d'une femme à la maison (épouse, mère, fille etc...):

Elles sont l'outil social affecté à cela.

... c'est aussi un travail qui, dans les rapports sociaux où il est fait, détruit l'individualité et l'autonomie. Effectué hors salaire, dans l'appropriation de son propre individu qui attache la femme à des individus physiques déterminés, "familiers" (au sens propre), avec lesquels les liens sont puissants (quelle que soit la nature, amour/haine, de ces liens), il disloque la fragile émergence du sujet (Guillaumin 1978b: 18) (souligné par l'auteur de cette thèse).

2) Appropriation des produits du corps

Outre les exemples flagrants soulignés par Guillaumin (1978b), au sujet des cheveux, du lait des bourguignonnes et les chargements de nourrices vers Paris, l'appropriation des produits du corps

(1) Dans l'ancienne Rome, familia désignait l'ensemble des esclaves d'un maître.

des femmes prend toute sa virtualité, son universalité dans la possession de l'hymen des femmes. Posséder une femme "vierge" est le summum des possessions du patrimoine mâle. Combien de fois, dans l'histoire des relations amoureuses, le grand amour a été réduit à la convoitise de l'hymen; c'est la marque, la preuve du propriétaire. Combien de répudiations, de tortures monstrueuses les femmes ont endurées à cause de ce petit morceau de leur corps dont la présence structurale n'est qu'un vestige évolutif.

Le nombre d'enfants qu'une femme "doit donner à l'homme" n'est pas négocié dans le contrat matrimonial. Lorsqu'il n'existe pas, les législateurs y ont tout de même pourvu en leur en fournissant un automatiquement comme pour s'assurer de l'uniformité des rapports homme/femme dans le mariage. Les enfants appartiennent à l'époux-père, il les possède comme un bien, un bien dont l'entretien quotidien relève des femmes que ce soit son épouse ou une autre femme. L'identification sociale des enfants est celle du père; les enfants portent le nom de leur père. C'est une coutume très enracinée dans nos moeurs. Porter le nom de la mère signifie pratiquement être un enfant illégitime. La loi 89⁽¹⁾ éliminera peut-être cette notion arbitraire et caduque d'enfants légitimes et illégitimes (la mère seule est connue), mais n'ose imposer la transmission des noms des deux parents. C'est

(1) Loi partiellement en vigueur, tant que la juridiction fédérale et provinciale ne sera pas réglée.

N.B. Dans cette thèse on se réfère au code civil du Québec.

le libre choix et la force de l'habitude, de la coutume qui aura vite fait de porter "cette mode des mères féministes" aux oubliettes.

L'époux ne s'approprie pas uniquement le produit de l'union, mais de tout l'appareil génital de sa femme qui est déjà d'ailleurs sa propriété. C'est l'époux qui avait le choix, dans les accouchements difficiles, entre la mère et l'enfant; jusqu'à très récemment, il fallait son autorisation écrite pour obtenir une ligature des trompes. Les femmes, dans leurs démarches pour l'obtention de l'avortement libre et gratuit, se butent à cette réalité de leur appropriation physique, comprenant nécessairement leur appareil génital. Qui fait les lois? Qui bloque les démarches? Dernièrement les États-Unis nommait la première femme juge à la Cour Suprême, Mme Sandra O'Connor. Elle dut rassurer le président Reagan en lui affirmant que personnellement elle était contre l'avortement. Par ailleurs, on sait qu'au Québec le Conseil des médecins et dentistes, qui s'oppose officiellement à l'avortement, est composé principalement d'hommes. Le groupe Provie, pour sa part, est soutenu par les hommes d'Église. Les hommes ne sont pas toujours contre l'avortement. Cette pratique leur est bien utile quelques fois surtout lors d'une grossesse qu'ils ne désirent pas:

Le corps individuel matériel des femmes appartient, dans ce qu'il fabrique (les enfants), comme dans ses parties sécables (les cheveux, le lait...) à un autre qu'elle-même; comme c'était le cas dans l'esclavage de plantation (Guillaumin, 1978b: 12).

3) L'usage sexuel collectif et privé

L'usage sexuel collectif et privé signifie, pour la classe de sexe dominante, droits et privilèges et, pour la classe des femmes, obligations, devoirs et contraintes. Pour cerner l'emprise que représente cet usage sur les femmes et l'ampleur de son existence, il faut parler de sa forme légale, le mariage, et de sa forme plus ou moins officiellement acceptée, la prostitution.

a) Le mariage

Le plus beau jour de la vie d'une femme, le mariage, n'est en fait que la légalisation de l'appropriation physique directe d'une femme par un homme. La sacralisation de l'acte devant Dieu et les hommes ne fait qu'ajouter le grandiose à l'événement de l'appropriation⁽¹⁾. L'usage sexuel est l'essence même de ce rapport homme/femme, sous sa forme la plus intégrale. Combien de mariages se sont vus annulés pour refus de cet usage. Il est donc admis légalement que la relation homme/femme dans le mariage en est une d'utilisation sans réserve de cet usage. L'usage sexuel a pris l'apparence du devoir conjugal. Encore vécu de nos jours, il fut excessif pour nos mères et nos grands-mères. Le plaisir charnel n'était pas féminin. En l'absence de moyens contraceptifs, le devoir était lourd à porter pour les femmes.

Etant donné le rapport de sexage dans le mariage, il n'est pas étonnant de constater que l'usage sexuel n'a pas la même signifi-

(1) Je n'ai jamais compris pourquoi on faisait des enterrements de vie de garçon et non des enterrements de vie de fille, cela aurait été plus conforme à la réalité.

cation pour les deux conjoints.

Les femmes ne peuvent refuser l'utilisation de ce droit à leur époux. Combien de premières nuits de noces ont été l'utilisation immédiate de ce droit légal d'usage sexuel de sa femme. La notion de viol conjugal n'existe pas dans l'appropriation légalisée. Les féministes réclament la reconnaissance du viol dans l'institution du mariage. Leur demande se heurte à tout un arsenal de réactions masculines; peur malade de l'abus, crainte de voir le rapport de force renversé et perte de leur mainmise sur leur "objet d'assouvissement" acquis légalement. Chose certaine, la suprématie masculine en serait ébranlée.

i) Adultère

Il n'y a pas si longtemps, notre droit avait une curieuse conception de la justice et de l'égalité entre les citoyens et citoyennes lorsqu'il sanctionnait les cas d'adultère. Les articles 187 et 188 du code civil sont bouleversants par leur incroyable reconnaissance de l'injustice sociale envers les sexes.

L'adultère est en effet une faute grave et sévèrement sanctionnée pour les femmes dont seule la présomption entraînait la reconnaissance de la faute. La sévérité du jugement (séparation de corps et bien souvent annulation des avantages du contrat matrimonial) se justifiait supposément par les conséquences graves qu'imputait une relation sexuelle, même isolée, de la part des femmes. La possibilité d'engendrer un enfant adultérin aurait pu imposer au mari le far-

deau de l'éducation de cet enfant ou du moins aurait pu faire naître un doute irréductible sur la paternité (Trudel, 1942: 592).

L'adultère du mari était reconnu adultère seulement si le mari avait une concubine et qu'il l'amenait sous le toit conjugal (art. 188), et on justifiait une telle conception "parce qu'il n'appartient pas à la femme qui est une inférieure, d'avoir inspection sur la conduite de son mari, qui est son supérieur" (Trudel, 1942: 594).

ii) Aliénation affective

Cet avantage ne suffisait pas à nos pères de la loi. Pour eux la victime dans l'adultère était l'homme, le mari. Contrairement au viol, la victime ne devenait pas l'accusée. Les juges ont pensé à un recours pour le mari frustré contre l'amant de sa femme. Ainsi, tout ce règle entre hommes, de propriétaire privé à voleur. Ce recours se voulait un dédommagement pour la perte d'affection encourue: on la qualifia d'aliénation d'affection. Cet incroyable recours repose bien sur la non-propriété de la femme de son propre corps:

Quel plus grand dommage peut-on causer à un homme que de ruiner son bonheur domestique, et lui enlever toutes les jouissances de la vie conjugale et de la famille? Dans le cas même où la femme aurait fait toutes les démarches premières, et serait le principal coupable, son complice devrait être condamné. Car la femme mariée ne s'appartient pas à elle-même, elle appartient à son mari, et lors même qu'elle se serait livrée à son complice, celui-ci n'en fait pas moins une injure atroce au mari dans son honneur et dans sa propriété, il est juste qu'il paie cette injure (Routier, 1874: 742-743) (souligné par l'auteur de cette thèse).

On croirait qu'une telle façon de penser, ou de rendre la justice, remonte à des temps immémoriaux. Pourtant, en 1954, le juge Drouin s'exprimait dans la même ligne de pensée:

Pour réussir dans une action en aliénation d'affection, il n'est pas nécessaire d'établir l'adultère du défendeur [amant de la femme] : "il suffit qu'il découle des faits que la conduite du défendeur a eu pour résultat et conséquence de faire perdre à l'épouse le sens du devoir conjugal et de désorganiser le foyer" (Drouin 1954, cité in Popovici, 1970: 238).

Ce dédommagement s'appréciait en somme monétaire, tenant compte des moyens financiers des parties (mari-amant). Le montant était évalué selon "l'appréciation que faisait le mari de la compagnie de son épouse avant les circonstances reprochées" (Popovici, 1970: 243). Les montants accordés au mari bafoué par les tribunaux du Québec variaient de 25,00\$ à 9 380,32\$ et le dernier jugement remonte probablement à 1960 (Popovici, 1970: 244).

Le travail domestique des femmes n'est pas monnayable parce qu'il n'est pas évalué mais le bonheur domestique des hommes, lui, l'est...

b) Prostitution

Pour comprendre l'impact social de la prostitution, il faut s'interroger sur les modèles sociaux d'union entre les hommes et les femmes. Au niveau de l'abstrait, de l'imaginaire, des conceptions de l'esprit, on retrouve deux pôles. D'un côté, l'objet idéal, le rêve, la sainte, ou bien l'objet de l'amour jamais avoué: la femme vierge. De l'autre, l'objet trivial, l'être social le plus bas, le plus dé-

crié de la société, la femme putain. L'homme ne peut vivre un quotidien avec une image, une conception qui relève du rêve ou du vice. Alors, il se lie, se marie avec celle qui se situe vers le centre, ou celle qu'il réussira à faire basculer au milieu de ses représentations mythiques de la femme.

L'objet idéal, la vierge, trouve sa symétrie sociale chez la femme religieuse. Dans la réalité sociale, elle n'est pas une simple représentation de l'esprit. Elle est, elle aussi, soumise au rapport de sexage, imaginaire et réel car elle est liée par contrat sacré à Dieu, l'homme suprême, ou par contrat collectif, par sa communauté à l'Eglise⁽¹⁾. Elle n'échappe pas à l'appropriation collective des femmes par les hommes. Toutefois, cette forme d'union fait abstraction, en principe, de l'obligation sexuelle. Dieu est de l'ordre de l'esprit, du spirituel et non du corporel.

L'épouse-mère, pour sa part, est liée à l'homme par contrat matrimonial tandis que l'amante ou maîtresse l'est hors contrat selon une entente tacite. L'obligation sexuelle pour l'épouse et l'amante est particularisée et s'adresse à un seul homme.

Par contre, la prostituée est liée par pacte collectif à tous les hommes, son obligation sexuelle est universalisée.

(1) Le film de Diane Létourneau, Les servantes du Bon Dieu, Prisma, can. 1978 est très révélateur, à cet effet.

Pour saisir rapidement la dynamique du sexage dans les modèles sociaux d'union entre les hommes et les femmes, ils ont été regroupés dans le schéma suivant, élaboré dans le contexte de cette thèse.

TABLEAU III

SEXAGE ET MODÈLES SOCIAUX D'UNION HOMMES/FEMMES

Représentation abstraite-vue de l'esprit-image	idéale ↓	médiane ↓	triviale ↓
Modèle social	vierge ↓	femme mariée ↙ ↘	prostituée. ↓
Signification sociale	Contrat sacré à l'homme suprême. Dieu et ses représentants. L'homme d'Eglise. ↓	Contrat matrimonial ↓ à un homme ↓	Pacte collectif à tous les hommes. ↓
Statut	religieuse ↓	Épouse-mère ↓	putain ↓
Obligation sexuelle	Abstraction de l'usage sexuel	Usage sexuel particularisé	Usage sexuel universalisé

Si l'usage sexuel de la prostituée est universalisé, il n'est donc pas associable à un propriétaire unique et connu. La prostituée est une propriété commune monnayable dont les bénéfices (prostitution)

sont redistribués informellement à l'ensemble de l'organisation économique masculine (marché de la prostitution). La prostituée reçoit bien en échange de son usage sexuel une certaine somme d'argent. Il est illusoire de penser que ce commerce profite aux femmes. Le montant que la prostituée a entre les mains est une infime partie du profit engendré par l'industrie de la prostitution. Sans parler des proxénètes⁽¹⁾ liés à une ou un petit groupe de prostituées, le proxénétisme se fait à l'échelle de l'économie du pays. La prostitution s'insère dans une structure économique très florissante qui fait vivre les petits commerces des grandes villes. Le dynamisme prostituée/prostitution est comparable à la relation prolétaire/capitalisme. La prostituée, tout comme le prolétaire, vend sa force de travail pour se faire exploiter et faire vivre le capitalisme ou bien la prostitution. Par conséquent, il n'est pas étonnant de voir pourquoi la prostitution est si aisément tolérée et pourquoi l'appareil judiciaire s'attaque principalement à la prostituée et non au client ou à celui qui favorise ce commerce.

Les victimes de la prostitution sont encore les femmes et elles n'ont aucun recours, si ce n'est quelques compensations monétaires pour usage physique. La demande sur le marché est très forte et la prostituée ne chôme pas, elle vieillit.

(1) À Montréal, on parle de plus en plus de prostitution autonome.

B) Les moyens d'appropriation

Les moyens d'appropriation forment un ensemble de procédés par lesquels la classe de sexe dominante amène consciemment ou non la classe de sexe des femmes à se conformer aux manières d'être, de penser et d'agir nécessaires au maintien de la suprématie masculine. Ils servent de gyroscope régulateur de la vie sociale en exerçant les contraintes qui assurent l'intégration des femmes dans leur rapport avec les hommes. Ces contraintes, qui produisent un effet auto-régulateur, relèvent de l'idéologie dont l'arme de persuasion est la propagande des manières de penser et de concevoir les choses. La conformité aux manières d'agir, découlant de la contrainte sociale, est sanctionnée par l'encouragement (prestige, éloge, amour) ou le découragement (désapprobation, étiquette négative, moquerie et exclusion) et ce sont ces sanctions qui garantissent le contrôle social. Ce sont, en quelque sorte, des moyens d'autorité et de puissance qui assistent la classe des hommes dans l'exploitation, la domination et la soumission des femmes à l'hégémonie masculine. Il y a tout un arsenal de moyens d'appropriation que la classe dominante utilise quotidiennement pour contraindre les femmes à leur situation objective de subordonnées. Dans cette section, on tentera d'expliquer ces mécanismes d'appropriation par l'illustration des moyens suivants:

- 1) Amour et confinement dans l'espace
- 2) Violence des hommes, répression physique et idéologique

1) L'amour et le confinement dans l'espace

S'interroger sur l'amour suscite d'abord la curiosité puis l'inquiétude et le désarroi. Remettre en question le quotidien, l'aspiration d'avoir ou l'assurance de trouver la "perle rare" est angoissant. Tous et toutes veulent croire en l'amour, c'est la soupape qui adoucit la dure constatation que l'amour, lui aussi, se révèle un moyen d'appropriation. L'examen de l'amour, dans ce chapitre, ne se veut pas une description du sentiment mais un questionnement sur son rôle et sa fonction dans la dynamique des classes de sexe.

On a beaucoup écrit sur l'amour, essentiellement pour transmettre les mêmes observations (relation sujet/objet), et très peu dit sur sa fonction. Deux féministes, de Beauvoir (1949) et Firestone (1972), ont largement contribué à démasquer et à démystifier l'amour. L'amour, selon elles, n'est plus ce beau sentiment du battement des coeurs altruistes mais l'expression égocentrique de sa situation objective de classe de sexe. Une analyse féministe de l'amour cherche à démontrer l'invisible de ce beau sentiment et à l'observer dans ses représentations de l'esprit et dans sa transposition sociale. Simone de Beauvoir signale, dès le début de son analyse, l'écart des conceptions de l'amour chez les deux sexes, "le mot "amour" n'a pas du tout le même sens pour l'un et l'autre sexe et c'est là une source des graves malentendus qui les séparent" (de Beauvoir, 1949: 376).

L'homme cherche dans l'amour l'objet idéal de son désir, de ses conceptions de l'être suprême féminin, celle qui n'a jamais été

possédée sexuellement la femme vierge. La femme, de son côté, s'efforce de trouver un protecteur, le super homme dont la force virile la protégera de tous les autres hommes. L'amoureux tente de découvrir "l'autre" qui se rapproche le plus de ses représentations de l'idéal⁽¹⁾. Dans le choix de l'autre ce qui différencie une femme d'une autre femme c'est l'amour, la vision amoureuse de cet autre. L'objet des pulsions amoureuses ne se rencontre pas facilement; alors, l'homme se fabrique un objet idéal. Il surélève cette femme choisie au-dessus de toutes les autres femmes, à la hauteur des représentations de son objet idéal: "elle", elle n'est pas comme les autres femmes:

"Tomber amoureux" pour un homme n'a rien de noble et ne relève pas du sacrifice total de son être. Firestone l'exprime bien:

"Tomber amoureux" n'est donc rien de plus qu'un processus qui déforme la vision masculine, par l'idéalisation, la mystification, la glorification, afin d'annuler l'infériorité de la classe de la femme (Firestone, 1972: 168).

L'amour, pour un homme, c'est faire une place mystique à "l'autre soi-même" (douce moitié) dans son monde à lui. Elle partagera avec lui son sort, ses peines et ses joies, elle fondera toute entière dans un "nous", "nous ne formerons plus qu'un".

Pour une femme, "tomber amoureuse", c'est un espoir d'alliance avec la classe de sexe dominante, le partage de certains privilèges

(1) La femme choisit "l'autre" parmi les hommes qui l'ont déjà choisie.

avec un de ses représentants. Sans ce protecteur, elle n'aura pas ou peu la protection des puissants. Elle passera donc une partie de sa vie (souvent durant les années où son potentiel créateur est le plus élevé) à déployer ses énergies à trouver le "bon parti" et quasiment le reste de sa vie à le sauvegarder (Firestone 1972: 175). L'entêtement des femmes à trouver l'amour qui se concrétise dans le mariage s'explique par leur espoir d'améliorer leur situation objective de classe⁽¹⁾, devenir reine, même d'un simple foyer, stimule l'imagination et favorise des spéculations sur un avenir prometteur.

Le débordement d'amour est souvent perçu comme de la jalousie. La jalousie, également, n'a pas le même sens pour les deux sexes. Pour l'homme, elle signifie posséder et dominer; elle est l'expression de sa peur de voir son "bien" menacé, abîmé, avili. Pour les femmes, dès qu'elles sentent leur amour menacé, elles deviennent de féroces jalouses. La jalousie chez la femme s'exprime par la crainte de voir son alliance à la classe dominante brisée. Elle a peur de perdre ce qu'elle a investi, de se retrouver seule et pauvre, d'avoir tout "donné" pour rien, "c'est toute sa destinée qui est en jeu dans chaque regard que l'homme aimé adresse à une autre femme puisqu'elle a aliéné en lui son être tout entier" (de Beauvoir, 1949: 407).

La jalousie, à première vue, apparaît un obstacle à la cohésion de classe. Les hommes et les femmes en tant que classe sont oppo-

(1) On a reconnu depuis longtemps la mobilité sociale par le mariage. Elle sert surtout aux femmes.

sés(es) aux membres de leur classe. Les hommes sont d'abord en conflit les uns les autres dans la désignation parmi les soupirants protecteurs; puis, une fois désigné défenseur, il le devient à nouveau pour défendre son bien. La solution au conflit prendra la forme d'un combat de coq ou d'un appel à la justice des hommes⁽¹⁾. Les femmes sont opposées les unes aux autres dans le choix de "l'heureuse élue" puis, une fois choisie, pour conserver leur protecteur. L'exemple classique de l'opposition des femmes entre elles: l'épouse vs la maîtresse. Firestone l'illustre bien:

l'"autre femme", pense que l'épouse est une "garce" qui "ne le comprend pas", et l'épouse croit que l'"autre femme" est une "opportuniste" qui "l'emboîte", ce qui laisse au coupable lui-même toute sa liberté de manoeuvre (Firestone, 1972: 176).

La compétition entre les femmes se traduit par une réaction subliminale, c'est-à-dire l'aversion envers les autres femmes ou en une demande à la justice des hommes, par le divorce et la pension alimentaire⁽²⁾.

Cette concurrence des membres d'une même classe ne présente pas de gros risques pour la classe dominante: on dira que c'est l'amour qui en sort vainqueur, de toute façon un objet avili est plus ou moins intéressant. Par contre elle coûte plus cher à la conscience de classe des femmes car le fait de se blâmer mutuellement, ralentit le processus de prise de conscience de leur situation de classe de sexe.

(1) Voir aliénation d'affection page 67

(2) Les pensions alimentaires s'adressent surtout aux enfants, quelques fois aux épouses pour leur permettre de se réajuster. De plus, il est d'une grande facilité, pour les hommes, de ne pas la payer.

Le désenchantement amoureux ne se résume pas à cette lutte de chasse gardée, il est aussi une amère désillusion. Pour l'homme, la femme qui se retrouve sous son toit n'est plus l'objet idéal de sa représentation mythique de la femme, elle est devenue un objet social frustré. "Où est donc la femme que j'ai connue, tu n'es plus la femme que j'ai épousée".

Pour la femme, la déception est grande lorsqu'elle se rend compte que l'amour et le mariage ne sont pas ce qu'elle croyait. Elle ne partage pas la couche du grand protecteur qu'elle s'était jurée de chérir de tout son être. Être "un" ne veut pas dire épouser la situation objective de la classe de son défenseur. Réaliser qu'elle ne correspond pas à l'imaginaire de son mari, comprendre qu'il s'est marié pour bien d'autres raisons que "l'amour", donne une connotation asservissante au grand amour. L'amour n'est donc pas le partage des privilèges mais une promotion au titre de ménagère, c'est-à-dire domestique privée qui assume son entretien physique, et agit comme une batterie qui charge et recharge l'homme d'énergie pour aller créer un monde à l'extérieur du foyer.

L'amour sert ainsi à donner une vision, une justification à la classe des hommes pour s'approprier en toute quiétude la classe des femmes. C'est le moyen par excellence pour se trouver une domestique. C'est le moyen de s'assurer du contrôle de la libre circulation du "bien" femme. Les femmes seront tellement occupées par l'amour et ses dérivés qu'elles resteront par amour dans le nid de leur bonheur.

Le confinement des femmes dans l'espace n'est pas seulement un abri de l'amour, c'est aussi une loi qui circonscrit le royaume de la femme. La résidence de la femme, c'est là où habite son mari⁽¹⁾, c'est entre les quatre murs de son propriétaire qu'évoluera son action de femme. Guillaumin (1978b), explique le développement du contrôle de l'espace réservé aux femmes en ces termes:

On avait trouvé, pour les biens qui bougent mais ne parlent pas (cochons, vaches etc), la clôture en pieux, en métal, en filôt ou électrique... Pour ce qui bouge et parle (pense, est conscient,...), on a tenté quelque chose de comparable - les biens femelles relèvent du gynécée, du harem, de la maison (dans les deux sens) - mais agrémenté en plus, en fonction de leur caractère propre de biens parlants, de l'intériorisation, modèle de grille intérieure difficilement surpassable en matière d'efficacité (Guillaumin, 1978b: 24).

L'intériorisation de la clôture ("ta place est ici", "il n'y en a pas deux comme toi pour faire ce petit plat ou pour s'occuper des enfants"), délimite le champ d'activités des femmes. Que ce soit au travail ou dans les loisirs c'est un constat permanent: l'espace "social" a été créé par et pour les hommes. Par exemple "une femme chez les hommes" est une expression qui désigne la présence d'une députée ou d'une ministre dans les sphères du pouvoir politique. A-t-on déjà vu un hom-

(1) Le projet de loi 89 dit bien les époux choisissent de concert article 444, mais ils sont tenus de faire vie commune (441). Qu'arrive-t-il lorsqu'une femme travaille dans une autre ville? Aux juges d'en décider...

me accompagner sa femme lors d'un de ses voyages d'affaires? La réception de l'hôtel demandera le nom et la carte de crédit de monsieur et les collègues de travail croiront automatiquement à un nouveau venu dans les rangs. L'espace, le temps représentent des mesures coercitives pour la classe des femmes. Si la rue est à tout le monde, elle ne l'est pas pour les femmes sauf à certaines heures bien précises et surtout pas pour y flâner, si non elles seront des filles de rue, des filles de rien, "si tu sors dehors, toute peut t'arriver." (Julien, 1978).

2) Violence des hommes, répression physique et idéologique

Dans cette section du chapitre, on tentera d'expliquer comment deux formes de violence, le viol et la pornographie, deviennent des moyens d'appropriation pour la classe de sexe dominante. La violence c'est la force répressive la plus directe, la plus primaire de la classe des hommes pour détenir toute la classe des femmes en otage. C'est l'expression radicale du rapport dominant vs dominé. L'acte violent constitue chez l'homme la démonstration de son pouvoir et l'inertie, la torpeur de l'agressée témoigne de son non-pouvoir, de sa dépendance et de sa subordination. La longue histoire de la violence des hommes rend la société tellement tolérante qu'elle s'y habitue au point même de ne pas réagir à sa commercialisation.

L'usage sexuel des femmes par les hommes est peut-être limité dans la relation d'union (mariage) par une appropriation particularisée. Il en est autrement pour le viol et la pornographie où toute femme, en tant que membre de la classe des femmes, appartient en propriété collective à l'ensemble des hommes. Le viol, l'inceste, le

harcèlement et la pornographie sont possibles parce que les femmes sont définies par les hommes comme des objets matériels sexuels qu'ils peuvent utiliser, au gré de leur humeur, pour assouvir leur "sexualité" ou leur violence. Ces formes de violence deviennent des armes à la disposition de monsieur tout le monde pour maintenir constamment toutes les femmes dans un état de peur, de crainte d'être violée, à tout moment, n'importe où, n'importe comment. Le viol et la pornographie sont aussi des moyens de répression, répression physique directe dans le cas du viol et répression idéologique dans le cas de la pornographie.

Le viol qu'on a si longtemps toléré, au nom d'un supposé désir inavoué et de la responsabilité dernière de la femme, est aujourd'hui dénoncé. Cet acte de mépris, de pouvoir, n'a rien de commun avec le plaisir sexuel et symbolise plutôt l'ultime assujettissement des femmes par les hommes:

Le viol est considéré comme une expression de virilité, comme une marque du concept de propriété appliqué aux femmes, et comme un mécanisme de contrôle social destiné à maintenir les femmes dans le rang (Brownmiller, 1976: 349).

Les hommes législateurs ont bien légiféré sur le viol, ils en ont fait un crime, leur propriété était atteinte. Tout comme l'adultère, de cet assaut sexuel pourrait naître un enfant dont ils se retrouveraient propriétaires sans le vouloir:

C'est pourquoi au sens légal il n'y a viol que par coït pénien/vaginal, et seulement hors du mariage. Une violence sexuelle envers une femme n'est considérée comme viol que si elle est susceptible de produire des enfants à un homme non consentant (...). Il n'y a viol que si le pro-

priétaire de la femme (mari ou père), donc les enfants de la femme, risque de se retrouver avec des enfants manifestement non propres (Guillaumin, 1978b: 26).

Si les hommes protègent une fois de plus leur propriété, les femmes elles, voient leur accès au "monde" réduit à la dimension réservée par leur protecteur. Leur dépendance les enferme dans un état léthargique face à la violence, ce, surtout si leur défenseur le devient à son tour. Selon les centres d'aide, les femmes battues, violées par leur père, leur frère ou leur mari, poursuivent très peu ou retirent fréquemment leur plainte. Le lien "affectif" qui unit l'agresseur et l'agressée, la peur de voir la violence se répéter, ou d'être accablée du déshonneur de toute la famille, contraignent les femmes au silence, "le linge sale se lave en famille".

Cette répression physique directe est soutenue, attisée et légitimée par tout un appareil idéologique répressif, la pornographie. Elle maintient le sentiment de honte, d'angoisse chez les femmes et la perversité dans l'acte sexuel chez l'homme.

La pornographie est un moyen de propagande dirigée contre les femmes, l'analyse de Carrier le prouve bien. Elle en fait un examen méthodique utilisant des données concrètes et des études reconnues pour dénoncer l'innocuité de la pornographie:

L'industrie pornographique fait la promotion d'attitudes et de comportements qui réduisent les femmes, en tant que classe, à des servantes du phallus de la même façon que la publicité sexiste fait la promotion de la servante domestique. S'il faut chercher dans la pornographie la réponse à des besoins essentiels, ces besoins se résumeraient à celui d'assujettir. (Carrier, 1979: 31).

La pornographie n'est pas une manifestation de la liberté sexuelle mais l'expression d'un usage sexuel collectif des femmes dans la représentation même de leur corps de femme. C'est une exploitation cynique de l'activité sexuelle des femmes que les pornographes réduisent à la mesure de leurs fantasmes. Les femmes y sont dépeintes d'abord comme des vierges craintives qui, à la vue du phallus libérateur, deviennent des nymphomanes qui n'en finissent plus de jouir. Ce triste tableau classique de la pornographie s'accompagne de plus en plus d'actes de violence où la souffrance des victimes (femmes) est véhiculée comme de la jouissance, "elles aiment ça". Jusqu'où ira la violence dans la pornographie? Qui en connaît les bornes? On sait qu'il y a déjà sur le marché noir de la pornographie le "snuff", ciné-massacre, où on démembre et immole réellement les actrices (enfants, adolescentes, femmes), (Carrier, 1979: 80).

Les pornophiles et les pornographes sont quasi exclusivement des hommes. Ce sont eux qui pensent, écrivent et créent sous forme d'images, la pornographie. Lorsque les femmes s'interrogent sur l'industrie et le marché de la pornographie, elles ne peuvent logiquement se référer aux hommes puisqu'ils sont, encore une fois, juges et parties.

La répression sexuelle pour les femmes prend les formes qui viennent d'être décrites. Cet usage sexuel de la matérialité des femmes a eu comme effet, pendant très longtemps et encore aujourd'hui, la négation, par les femmes mêmes, de leur propre sexualité. Ce n'est pas réellement elles qui l'ont niée mais c'est l'idéologie de la classe de

sexe dominante qui leur a surtout inculqué des images de leur sexualité, des manières d'être dans leurs activités sexuelles. Qui n'a pas entendu dire qu'une jouissance clitoridienne n'était pas signe d'une femme mature qu'une "vraie femme" avait une jouissance vaginale? On peut facilement imaginer pourquoi... Cette façon de voir et de définir les manières d'être de la sexualité des femmes, les réduit à l'état d'objet sexuel. La passivité dans l'acte sexuel, très souvent reprochée aux femmes, n'est pas étrangère à l'accomplissement de ce droit d'usage sexuel de la classe des hommes.

Dans ce chapitre on vient de voir comment une analyse féministe des formes et des moyens d'appropriation décèle la face cachée du rapport homme-femme. Cette analyse a été possible parce que la relation de sexage a été établie au préalable. Elle constitue un exemple de l'importance de reconnaître l'oppression spécifique des femmes comme étant le coeur, le moteur de toute analyse qui cherche à comprendre et à expliquer la situation sociale des femmes. Ce regard féministe permet de contester la signification habituelle que l'on a quasiment toujours reconnue au mariage, à la prostitution, à l'amour, au viol ou à la pornographie. L'usage sexuel des femmes a pu être dénoncé parce que des féministes ont développé le concept de l'appropriation privée (mariage) et collective (prostitution). Le mariage ne serait plus l'institution qui légalise, devant Dieu et les hommes, l'amour. Il serait plutôt la forme autorisée qui garantit la légalité, à un membre de la classe de sexe dominante, de l'accaparement de la matérialité d'une femme par l'utilisation non évaluée de sa force de travail et d'elle-

même comme objet de travail. Dans le cas de la prostitution, la force de travail de la prostituée n'est guère plus différenciée de l'objet de travail. L'usage sexuel qui est ici la force de travail est peut-être évalué, négocié monétairement mais ce qui est échangé, son corps, demeure l'outil, l'objet de travail. Il n'y a pas d'intermédiaire entre force de travail et objet de travail, l'usage sexuel qui est vendu n'est pas séparé de sa matérialité. On vend peut-être le produit de ses capacités intellectuelles, une publication par exemple mais non la tête qui l'a produite.

Dans une analyse féministe, l'amour devient aussi un indice de l'appropriation ~~privée~~ et collective. Il se transforme en un processus idéologique au service de la classe de sexe dominante pour contraindre la classe des femmes dans les sphères d'activités dites féminines. L'amour est vu par les féministes comme un véritable tour de magie qui réussit à faire intérioriser aux femmes leur rôle de soutien de l'homme (mère, amante, épouse, soeur).

Le développement du concept d'appropriation a donné lieu à une véritable analyse sociologique de la violence faite aux femmes. Une analyse féministe de la violence des hommes faite aux femmes est d'abord une démystification des croyances populaires qui innocentent les hommes. Parmi ces croyances populaires, l'on retrouve les affirmations suivantes: "le violeur est un malade, il ne peut contrôler ses pulsions sexuelles". "La pornographie est sans danger, c'est un signe de la libre expression". Puis, l'analyse féministe tentera de démontrer comment se développe le mécanisme d'appropriation des femmes

par la violence en la dénonçant comme étant au service de la classe de sexe dominante. La violence prend la forme d'une exécution de leur droit d'usage sexuel, et devient aussi un moyen d'intervention répressif physique (les coups) et idéologique (la pornographie) pour paralyser, par la peur et l'image, la classe entière des femmes dans leur situation sociale d'objet matériel sexuel.

En définitive, il faut noter que formes et moyens ne se distinguent pas aussi clairement dans la réalité quotidienne. Une dichotomie aussi marquée s'imposait pour la clarté de l'exposé. Par ailleurs, il ne faut pas perdre de vue que lorsque les féministes traitent de l'oppression spécifique des femmes, ce sont de telles formes et de tels moyens d'appropriation qu'elles dévoilent à la sociologie.

CHAPITRE IV

FÉMINISME POLITIQUE: LUTTE DES FEMMES

Dans les chapitres précédents on a surtout examiné le féminisme théorique, c'est-à-dire que l'on s'est interrogé sur les manières dont les féministes ont tenté d'expliquer, dans leur discours, l'oppression spécifique des femmes. Le féminisme matérialiste est apparu comme étant le plus apte à renseigner et à systématiser ce que les femmes veulent dire lorsqu'elles parlent d'une exploitation distincte pour elles. Le féminisme, en plus d'être théorique, est aussi un mouvement social. Mouvement dans le sens qu'il présente un ensemble d'actions et d'interventions plus ou moins organisé dont le but est d'aboutir à un programme de réformes sociales ou à une transformation globale de la société (tableau II). Les formes d'actions et d'interventions du mouvement féministe peuvent varier, mais toutes cherchent à agir sur l'opinion publique, sur les institutions ou sur le pouvoir politique et économique. Très souvent, les interventions prennent l'aspect d'une contestation du pouvoir qui pourrait se transformer en une révolution sociale, économique et politique globale. Le féminisme est donc aussi politique, c'est l'histoire de la lutte pour l'abolition des classes de sexe. Dans ce chapitre, on tentera de poser le problème de la lutte politique des femmes en s'interrogeant sur le fondement théorique de la classe des femmes et sur les luttes des classes de sexe.

A) Fondement théorique de la classe de sexe des femmes

L'utilisation du terme classe, pour désigner l'ensemble des femmes dans leur situation d'exploitées, n'est pas aussi récente que l'on est porté à le croire. Des féministes socialistes (Mitchell, 1974) et radicales (Firestone, 1972; Millett, 1973) l'ont employé à maintes reprises. Il se retrouve également dans les lectures des ouvrages des féministes libérales, dissimulé derrière les mots comme si elles en parlaient sans vraiment le dire. D'ailleurs, il n'y a pas que les féministes qui ont parlé de classe: Engels (1884), dans L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État, et Bebel (1883), dans La femme dans le passé, le présent et l'avenir se sont eux aussi exprimés dans ce sens sans vouloir véritablement le reconnaître:

Depuis l'origine des temps, l'oppression a été le lot commun des femmes et des travailleurs... La femme fut le premier être humain à subir l'esclavage, la femme fut esclave bien avant qu'existent les esclaves (Bebel, 1883, cité in Mitchell, 1974: 97) (souligné par l'auteur de cette thèse).

Le premier antagonisme de classe: "coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage monogame et la première oppression de classe avec celle du sexe féminin par le sexe masculin (Engels, 1884, cité in Mitchell, 1974: 96) (souligné par l'auteur de cette thèse).

Ces citations témoignent de la vision partielle et partielle de leur analyse. Les femmes étaient esclaves avant même qu'existent les esclaves mais on ne s'interroge pas sur le sexage. L'oppression est le sort des femmes et des travailleurs mais les femmes ne sont pas des travailleuses. Elles représentent aussi la première oppression

de classe mais on ne reconnaît pas les classes de sexe. Il est étonnant de remarquer jusqu'à quel point ils ont occulté, dans leur analyse, le rapport homme/femme, qu'ils avaient pourtant cerné sans toutefois le mettre en relation avec l'ensemble des rapports sociaux. Est-ce par accident, ou par sympathie, ou par l'évidence de la situation d'exploitation des femmes qu'ils en parlèrent? Chose certaine, leur analogie avec les femmes n'est pas une remise en question du rapport homme/femme. Il est encore plus surprenant de constater que même si une telle attitude fut circonscrite et dénoncée (Bebel 1883), la spécificité de l'oppression des femmes n'a été ni reconnue ni intégrée à la recherche théorique. Un tel refus apparaît comme un blocage psychique et concret chez les sujets chercheurs qui auraient eu, eux aussi, à se remettre en question en même temps que leur théorie:

Tout socialiste se rend compte de la situation dépendante dans laquelle il se trouve vis-à-vis du capitaliste et il s'étonne que d'autres et notamment les capitalistes eux-mêmes ne veuillent pas s'en rendre compte comme lui; mais il arrive dans bien des cas qu'il ne sent pas à quel point la femme est dépendante de l'homme parce que son propre et cher moi en viendrait à être mis en question (Bebel, 1883, cité in Mitchell, 1974: 93).

Il est évident qu'ils ne reconnaissent pas la spécificité de l'oppression des femmes et qu'ils renferment l'appropriation physique des femmes dans l'unique forme de l'oppression économique qu'ils ont identifiée. Les femmes étaient les premières esclaves, les premières à être exploitées mais cette exploitation était intrinsèque à leur "sexe", comme un esclave était fait pour être esclave.

Ce refus de voir la classe des femmes chez certains grands théoriciens n'a pas empêché plusieurs féministes (libérales, socialistes et radicales) de l'utiliser et de lui donner un sens très général. La signification intuitive de classe sous-entend que des êtres subissent des conditions d'existence sociale semblables, qu'ils partagent un destin social commun, qu'ils sont appelés à jouer un rôle similaire et, par conséquent, qu'ils sont définis et étiquetés à partir de la place qu'ils occupent dans la société. En général, les femmes, toutes les femmes, réalisent qu'elles fournissent un travail non rémunéré dans la production domestique parce qu'elles sont des femmes. L'idée de voir un homme offrir de tels services en échange de l'amour est plutôt rare. Les femmes savent qu'elles partagent des conditions de vie commune, que leur destin c'est d'être femme, "on ne naît pas femme: on le devient" (de Beauvoir, 1949 : 285). C'est ce que beaucoup de féministes voulaient dire lorsqu'elles parlaient de la classe des femmes. Cependant, la théorie de l'oppression des femmes n'était pas encore suffisamment articulée et plusieurs d'entre elles croyaient que le destin, les conditions d'existence et le rôle commun des femmes leur étaient imputés d'après leurs fonctions biologiques.

Cette désignation de classe par les féministes souleva un tollé de protestations de part et d'autre, mettant en question le fondement théorique de la classe des femmes. Les débats théoriques sont peut-être intéressants et permettent de faire progresser les connaissances mais trop souvent, ils prennent l'aspect de guerres intermi-

nables, de chicanes subtiles entre les différents adeptes dans leurs choix théoriques. Le débat théorique sur la notion de classe a son importance mais il n'apparaît pas vital à cette recherche féministe:

Les débats théoriques portant sur les différentes interprétations du concept de classe ne sont le plus souvent que des arguties masquant un conflit réel quant aux diverses orientations politiques (Lipset et Bendix 1951, cité in Dahrendorf, 1972: 3).

Le concept de classe des femmes obtint ses assises théoriques avec la première véritable analyse de classe de sexe développée par Guillaumin. Effectivement, c'est elle qui a démontré que ce n'est pas la morphologie mâle ou femelle qui fonde la classe mais le rapport de force, de pouvoir, rapport de classe de sexe qui se traduit par la domination des uns (hommes) sur les autres (femmes), le sexage. L'appropriation physique, dans le cas des esclaves, où l'unité matérielle productrice elle-même est accaparée, avait déjà été identifiée par les disciples de Marx entre autre. Cependant, ils n'ont pu en faire l'application aux femmes parce qu'ils refusaient de leur connaître une oppression spécifique. Les féministes matérialistes, en mettant au coeur de leur analyse l'exploitation distincte des femmes, parvinrent à dégager ce rapport de sexage et à donner un statut théorique à la classe des femmes par son insertion à l'ensemble des rapports sociaux.

La classe des femmes se rattache à l'organisation globale de la production sociale par la division sociale du travail qui confine les hommes et les femmes dans deux sphères de production. Meissner (1975) nommait ces deux pôles, production publique et production privée:

La production publique s'est concentrée sur les biens matériels et les services impersonnels, dans des organisations qui prennent les êtres humains comme ressources et qui n'ont pas pour fins immédiates la satisfaction des besoins et les buts des individus qu'elles utilisent ainsi. La production privée s'est spécialisée dans les services aux personnes et les biens de consommation immédiate, au sein d'unités domestiques, généralement des familles. On peut donc dire qu'une population doit répondre collectivement aux conditions suivantes: 1) gagner sa vie au moyen d'un travail rémunéré et d'un excédent de production à distribuer aux privilégiés et aux dépendants; 2) fournir un travail domestique non rémunéré pour répondre aux besoins personnels de ceux qui fournissent ce travail plus un excédent considérable pour les besoins personnels des autres qui n'y contribuent pas (Meissner, 1975: 331).

C'est en fait ce que Guillaumin (1978b) appelle l'économie domestique. Au chapitre précédent, il a été démontré que dans l'économie domestique les forces productives que constituent les femmes ne sont pas dissociées. La force de travail des femmes n'est ni mesurée, ni évaluée et par conséquent non échangée. La force de travail des femmes fait donc "corps" avec l'outil et l'objet de travail que représentent les femmes dans la production privée ou domestique. La relation qui caractérise cette production en est une d'appropriation physique directe de la matérialité même des femmes, le sexage. La production économique d'une société ou production publique telle qu'on la connaît présentement existe et se maintient en raison de la présence de la production domestique. Cette coexistence de la production privée et publique dans la production sociale est possible parce qu'il existe entre les membres d'une même société des rapports sociaux spécifiques, des

rapports d'appropriation physique des uns (femmes) par les autres (hommes), soit des rapports de classe de sexe. Ainsi, sans le sexage, tout le projet social serait remis en question.

Le travail domestique est quasi exclusivement réservé aux femmes. Le marché du travail classique, pour sa part, fut longtemps presque l'exclusivité des hommes. La longue histoire de l'intégration des femmes est très significative de cette chasse gardée de la classe de sexe des hommes. Sullerot (1968), dans son analyse Histoire et sociologie du travail féminin, identifie quelques conséquences du rapport de classe de sexe qui se reflètent sur le marché du travail classique. L'exemple du métier de secrétaire est très révélateur de ce rapport de classe de sexe:

Alexandre Dumas père,... pensait que si une femme avait l'audace de se prétendre secrétaire "elle perdait toute féminité en mettant le pied dans un bureau". Aujourd'hui un petit manuel... célèbre le métier "féminin par excellence": le métier de secrétaire. On y apprend que "seule une femme sait sentir la volonté du patron". Un autre paragraphe met en garde l'aspirante secrétaire contre "la femme patron": "Si la patronne est féministe, gare!" Car le métier de secrétaire n'est plus conçu que comme succédané de rapport sexuel. Il faut donc que la femme s'adapte à son patron comme, en dansant, elle doit s'adapter à son cavalier (Sullerot, 1968: 283)...

La présence des femmes sur le marché du travail classique est un fait. Leurs métiers, leurs professions se présentent comme une continuité de leur travail domestique. En plus du double horaire de travail (maison, bureau), elles vendent leur force de travail pour un

moindre salaire et se retrouvent confinées dans des secteurs dits féminins. Une étude récente de l'Association des femmes diplômées des universités sur La place de la femme dans les corporations professionnelles (1980), le confirme également:

Si les professions masculines sont les plus nombreuses elles sont aussi celles qui couvrent le plus grand nombre de champs disciplinaires. Elles regroupent le domaine médical, les sciences pures et appliquées ainsi que les disciplines de l'administration. Y figurent aussi quelques professions touchant les sciences humaines comme le droit et les relations industrielles. Toutes les professions féminines, à savoir celles des physiothérapeutes, des infirmières, des hygiénistes dentaires des ergothérapeutes et des diététistes, sont "associées" au domaine de la santé. Ce n'est pas le fait du hasard notent les auteurs de cette recherche, qu'elles aient été si explicitement qualifiées de "para-médicales"; elles sont, à l'intérieur du champ de la santé, subordonnées aux professions masculines. Les professions féminines, de même que les professions mixtes, sont, à l'inverse des professions masculines, confinées à un nombre restreint de domaines (Rowan, in Le Devoir 29 juin 1981).

La situation des femmes sur le marché du travail classique en est une de travailleuse doublement exploitée. Leur force de travail est peut-être vendue mais pour un moindre salaire et elles sont confinées dans les secteurs d'emploi les moins prestigieux. La classe de sexe dominante, en se réservant les postes les plus influents et les mieux rémunérés, se garantit le contrôle de la classe des femmes en les confinant dans les secteurs dits féminins ou en les encourageant à demeurer dans la sphère de la production domestique. Ainsi, le maintien de l'appropriation de la classe des femmes par la classe de sexe dominante est assuré. De plus, la présence des femmes sur le marché du

travail vacille au rythme des besoins de l'État (crise, chômage, guerre, politique de natalité etc...). Les femmes, en plus d'être exploitées comme travailleuses, subissent une exploitation spécifique à leur classe. La relation d'appropriation se manifeste souvent sur le marché du travail classique sous des formes plus raffinées et subtiles tels les perceptions et les préjugés à l'égard des capacités et des compétences des femmes ou sous une forme plus directe, le harcèlement sexuel.

Le fondement théorique de la classe des femmes fait toujours l'objet de nombreuses discussions. Nonobstant les controverses théoriques, l'utilisation du concept classe a fait avancer plus rapidement les recherches féministes. Un retour à la définition classique du concept de classe atténue les divergences théoriques et justifie l'option des féministes qui appliquent ce concept à l'ensemble des femmes dans leur oppression spécifique:

Les classes sociales sont des groupes sociaux antagoniques, dont l'un s'approprie le travail de l'autre en raison de la place différente qu'ils occupent dans la structure économique d'un mode de production déterminé, place qui est déterminée fondamentalement par la forme spécifique de leur rapport avec les moyens de production (Harnecker, 1974: 151).

D'ailleurs, c'est dans ce sens que Guillaumin (1978b) l'utilise. La classe de sexe prend elle aussi sa forme dynamique au niveau de la production sociale (infrastructure) et au niveau de son articulation à la société globale (superstructure). Au niveau économique, la production sociale se scinde en deux sphères de production, production publique et domestique. Cette division dans la production sociale entraîne une division sociale du travail des sexes, d'où émergent des conditions so-

ciales spécifiques entre les hommes et les femmes que l'on peut qualifier de rapports sociaux de production: Le niveau politique, de son côté, présente l'instance où se développent les mécanismes qui permettent à la classe de sexe dominante (hommes) de reproduire les conditions d'exploitation, d'appropriation de la classe des femmes (choix de société, appareil judiciaire etc...). Puis, la classe de sexe dominante, par son intervention idéologique, fournit les justifications nécessaires pour contrôler et maintenir l'ordre social, soit "l'ordre qu'elle a établi pour reproduire sa domination" (Harnécker, 1974: 168). Finalement, dans cette thèse, on a voulu démontrer que la situation de classe des femmes dans son articulation à la société globale en est une d'exploitée. La situation de classe est comprise ici dans son sens matérialiste: "la situation qu'occupent les individus dans la structure sociale, situation qui est déterminée en dernière instance par le rôle qu'ils jouent dans le procès de production sociale" (Harnécker, 1974: 171).

La conscience de classe des femmes soulève, elle aussi, beaucoup de controverses. On pourrait en discuter longuement; il ne s'agit pas, ici, de croire qu'il faut demander à la moitié du monde d'être conscient de sa situation de classe. Pourtant, c'est souvent ce que l'on demande aux féministes. Il est possible de parler de conscience de classe de sexe dans le sens d'une conscience de classe objective directement liée aux intérêts de la classe de sexe:

La conscience de classe est directement liée au concept d'intérêt de classe. Un individu ou un groupe social a une conscience de classe quand il est conscient de ses vrais intérêts de classe. La conscience de classe est donc une donnée objective en rapport avec une situation objective: la situation que chaque classe occupe dans la production sociale. Ceci la distingue absolument des pensées empiriques, des pensées que les hommes se font sur leur état de vie et qu'on peut décrire et expliquer psychologiquement (Harnecker, 1974: 165).

La situation objective de la classe des femmes en est une d'appropriée, dont les intérêts de classes sont de rompre, d'abolir ce rapport de dominant vs dominé entre la classe des hommes et des femmes. La compréhension même de ce rapport de force demande l'utilisation du concept de la classe de sexe. Dans la relation de sexage, il ne s'agit pas uniquement d'un rapport d'appropriation privé entre un homme et une femme mais aussi d'une appropriation collective de l'ensemble des femmes par l'ensemble des hommes. De plus, c'est parce que l'homme est membre de la classe de sexe dominante qu'il peut s'approprier l'un des membres de l'autre classe; il s'agit en fait d'un individu masculin ayant à sa disposition tout l'arsenal des moyens d'appropriation de sa classe. Le membre de cette classe se voit investi de certains droits et pouvoirs en raison de son appartenance de classe.

L'appropriation n'est par ailleurs pas vécue de la même façon par tous les membres de la classe des femmes. Pourtant, toutes vivent l'accaparement de leur force de travail selon des modalités et des formes différentes et à des degrés divers. Peu importe son statut, la femme se retrouve généralement emprisonnée dans le carcan des rôles

féminins traditionnels. Tout se passe comme si certaines tâches relèvent automatiquement des femmes; le retour au foyer des grands malades en est également un exemple (chapitre III page 62). De plus, presque toutes les formes et moyens pour s'approprier la classe des femmes s'adressent à toutes les femmes. Toutes les personnes femmes ne sont pas violées, mais parce qu'elles sont membre de la classe de sexe femmes, elles sont toutes soumises aux mythes populaires (dans le fond elle l'a provoqué) et confinées dans l'espace (la rue, la nuit n'appartient pas aux honnêtes femmes) et elles se doutent bien qu'elles peuvent toutes être violées parce qu'elles sont femmes peu importe leur âge.

Bien sûr, la conscientisation des femmes à leur appartenance de classe n'est pas généralisée, c'est au mouvement féministe que revient la tâche de conscientiser de plus en plus de femmes, en remettant en question l'idéologie du groupe dominant.

B) Lutte féministe: lutte politique

Au début de ce chapitre, on signalait que le féminisme se présentait aussi comme un mouvement social dont les actions, les interventions tentaient d'influencer l'opinion publique. Le mouvement féministe, dans sa campagne d'information auprès des femmes, cherche à développer cette conscience de classe en dévoilant la dynamique spécifique de l'oppression des femmes. Puis, les féministes, dans leur discours, tracent peu à peu la ligne politique du mouvement (fil conducteur de la lutte) en disant vers "quoi" les énergies collectives des femmes peuvent être canalisées. Cette orientation du mouvement donne au change-

ment social souhaité par les féministes une dimension politique. Le rapport homme/femme (sexage) prend la forme d'un rapport politique entre les classes de sexe, rapport de force, de pouvoir entre dominant et dominé.

Il serait opportun de dire immédiatement que la ligne politique du mouvement féministe se définit présentement... Elle fait l'objet de longues et tumultueuses discussions entre les féministes elles-mêmes, qu'elles soient de tendances adverses ou pas. Les manières d'atteindre un objectif soulèvent presque toujours des quiproquo chez les membres et les non-membres, c'est une situation similaire aux indépendantistes québécois - indépendance (séparatiste) ou souveraineté-association? Dans cette section du chapitre, en dépit d'une ligne politique non unifiée dans le mouvement féministe (ce qui en constitue peut-être un atout), on essaiera d'expliquer, à partir de la position prise dans cette thèse et à l'aide de concepts définis par Harnecker (1974), comment la ligne politique du mouvement peut représenter la position de classe des femmes et comment celle-ci est liée aux intérêts de classe des femmes.

Il faut rappeler brièvement que le choix théorique de cette thèse se greffe au féminisme matérialiste. L'oppression spécifique des femmes est sociale, qu'elle s'explique par le social et qu'elle s'inscrit dans la problématique de l'histoire de la domination des groupes sociaux des uns par les autres. Le rapport homme/femme prend ainsi la forme d'un accaparement, appropriation matérielle de la classe des femmes par la classe des hommes dans une relation de maître à esclave,

le sexage.

Dans cette perspective, la ligne politique du féminisme est nécessairement une prise de position subjective (en tant qu'être social-conscient) de son avenir social de classe de sexe. Ceci implique de voir le monde du point de vue des femmes et d'entrevoir des mécanismes de contrôle sur son devenir de femme; pas une recherche du "pouvoir" dans le sens masculin, mais des contrôles qui stopperont l'influence du "pouvoir" sur la classe des femmes. En somme, c'est de reconnaître sa vision partielle du monde et de vouloir se faire accepter comme ayant un parti pris - le parti des femmes. Cette manière de concevoir la ligne politique se rapproche beaucoup de la définition du concept position de classe tel que présenté par Harnecker:

Nous appellerons position de classe, la "prise de parti" en faveur d'une classe dans une conjoncture politique déterminée. "Prendre parti" pour une classe déterminée, c'est défendre ses intérêts de classe, "adopter son point de vue", intégrer ses rangs", "représenter ses intérêts" (Harnecker, 1974: 173).

La lutte des classes de sexe prend aussi l'aspect de conflits d'intérêts, intérêts de classe qui sont à la fois économiques, sociaux et politiques. Les féministes doivent donc mener leur combat sur ces trois fronts. Dans la réalité quotidienne des femmes cette lutte n'est pas dissociée, elle est tridimensionnelle. Tout au long de cette thèse, on a surtout parlé de la lutte sociale et économique des féministes. Le rapport homme/femme, identifié comme étant le sexage, relègue la classe entière des femmes dans une situation d'objet. C'est donc une lutte entre sujet (homme), et objet (femme) qui se livre au niveau so-

cial. L'appropriation de la classe des femmes par la classe des hommes est aussi économique. L'accaparement de la force de travail des femmes dans la production domestique fait de la classe des femmes des travailleuses, non seulement exploitées, mais aussi appropriées. De plus, l'exploitation économique engendrée par la division sociale du travail des classes de sexe n'est pas seulement acceptée. Les féministes ne luttent pas seulement pour éliminer cette exploitation, elles doivent combattre la tendance générale qui est fortement portée à ne reconnaître qu'une seule forme d'exploitation économique, celle du prolétariat.

La lutte des féministes est aussi politique. Les moyens dont dispose la classe des hommes pour s'approprier collectivement et en privé de la classe des femmes ou d'un membre de cette classe, s'inscrivent dans la conjoncture politique d'une société donnée. Les hommes, depuis trop longtemps, par leur situation de classe de sexe dominante se réservent la quasi-exclusivité des mécanismes de contrôle du "pouvoir". La classe des hommes détient les pouvoirs capables de soumettre, d'assujettir, d'approprier la classe des femmes et de les intégrer à l'organisation sociale qui maintient et assure la continuité de la société actuelle. Le pouvoir des hommes est lié à la production domestique et se manifeste par des moyens d'appropriation pilotés au niveau des appareils juridiques, politiques et idéologiques qui assurent le maintien de l'ordre établi par la classe de sexe dominante. Il prend force de loi dans l'arsenal juridique et coutumier, force d'exécution et de contrainte dans la répression directe (force physique) et idéologique, tel que mentionné au chapitre III. Enfin, la classe de sexe dominante, par sa

situation sociale, peut continuer à maximiser son contrôle sur les mécanismes qui lui permettent d'influencer les choix de société.

La lutte féministe dans sa globalité apparaît comme un mouvement, un devenir politique. Par contre, dans la pratique féministe, la lutte se différencie. Etant donné que la lutte est liée aux intérêts de classe, il n'est pas étonnant de voir des femmes lutter pour des intérêts immédiats, même si elles savent que leur exploitation spécifique ne sera pas supprimée. Les féministes qualifient ces luttes de ponctuelles: luttes où l'énergie des femmes est canalisée à améliorer leur sort immédiat (lutte syndicale, lutte sociale, garderie, avortement etc...). Luttes importantes mais dont l'impact ne dépasse guère le niveau des réformes sociales. L'enjeu véritable de la lutte féministe a une portée à plus long terme. La lutte conforme aux véritables intérêts de classe des femmes vise fondamentalement à abolir le système de classes de sexe, soit la suppression totale des rapports sociaux actuels entre les classes de sexe. Harnecker fait également cette distinction des intérêts de classe:

Les intérêts spontanés immédiats sont les aspirations que manifestent les classes ou les groupes sociaux face aux problèmes actuels de leur existence. L'objectif est en général d'atteindre un plus grand bien-être immédiat, une meilleure participation dans la répartition des richesses sociales (Harnecker, 1974: 161).

Les intérêts stratégiques à long terme sont les intérêts qui naissent de la situation propre de chaque classe dans la structure économique de la société. L'intérêt stratégique à long terme de la classe dominante est de perpétuer sa domination, celui de la classe dominée est de détruire le système de domination (Harnecker, 1974: 163).

Bien que Harnecker met beaucoup d'emphasis sur le parti et sa ligne comme étant l'unique, la seule et la bonne, le rapprochement de ce concept avec la position de la classe des femmes est tout de même possible, si on accepte de faire quelques nuances. La force de la position politique du mouvement féministe c'est justement d'accepter qu'il y a plusieurs moyens de lutter, plusieurs stratégies et plusieurs situations d'exploitations.

La véritable lutte féministe se fera donc POUR et PAR les femmes. Tout comme les prolétaires, les femmes sont conscientes de l'infiltration de l'idéologie et des intérêts de classe par la présence d'un des membres de la classe de sexe dominante, lors de l'élaboration des stratégies de la lutte féministe:

Souvent les intellectuels petits-bourgeois adhèrent au parti du prolétariat parce qu'ils se sont convaincus de la vérité et de l'efficacité politique des analyses marxistes; mais dans des conjonctures politiques difficiles, ils retombent dans des positions petites-bourgeoises. C'est la raison profonde de l'importance que le marxisme attache à la constitution sociale du parti prolétarien: plus nombreux seront les membres du parti ayant une situation de classe prolétarienne, plus facilement on évitera les déviations gauchistes ou droitières qui sont l'expression de l'idéologie petite-bourgeoise dans les rangs du prolétariat (Harnecker, 1974: 175).

La position logique de la classe des femmes exige d'assumer un leadership exclusif sur l'organisation de la lutte féministe et assurer le contrôle de leur devenir politique. Ainsi la lutte féministe devient une lutte politique de la classe de sexe dominée.

L'argumentation exposée dans ce chapitre relève du débat actuel sur le féminisme. Il prend souvent la forme d'une polémique, tant chez les féministes que chez ceux qui critiquent le féminisme.

CONCLUSION

Le but visé par cet exposé théorique consistait non seulement à retracer l'émergence d'un discours féministe, mais aussi à faire une analyse sociologique du point de vue des femmes. Ce double aspect de l'analyse s'unit dans cette thèse prise dans son ensemble. L'un projette le style, la forme qu'a prise cette recherche, l'autre indique le débat de fond, l'objectif à atteindre.

Dès l'introduction les balises de cette recherche ont été signalées: la science n'est pas la prétendue science neutre et universelle mais bel et bien des sciences partiales et partielles. Les sciences humaines et sociales s'avèrent être comme des sciences de la société des hommes et aussi comme les sciences des hommes dans la société. L'influence du sujet-chercheur sur l'objet d'étude se reflète sur la construction même des outils d'analyse et n'a pas permis de rendre compte de l'exploitation sociale spécifique des femmes. Faire de la sociologie du point de vue des femmes, c'est de rendre visible ce qui a été occulté: l'oppression spécifique des femmes. C'est aussi refuser de s'interroger, d'analyser la situation des femmes en dehors du social. Cela implique de reconnaître comme postulat de base une origine sociale aux phénomènes sociaux. Une problématique féministe situe au coeur de son analyse cette exploitation et la met en relation avec l'ensemble complexe des rapports sociaux de domination des uns sur les autres.

L'objectif de cette thèse se proposait de retracer l'émergence d'un discours féministe en sociologie. Pour l'atteindre il a fallu d'abord le situer par rapport à la conception théorique traditionnelle des sexes. Ainsi, au chapitre I on a tenté de cerner ce que l'on voulait dire par un point de vue masculin dans l'analyse sociale de la situation des sexes. On a aussi essayé d'établir pourquoi elle ne rendait pas compte de la réalité sociale spécifique des femmes. Puis, on a fini par avouer que finalement la conception théorique traditionnelle des sexes s'avèrait un malentendu méthodologique. Cependant, en dépit de ce biais androcentriste la pensée féministe est apparue. Cette parole, ce langage féministe s'intègre à la pensée sociale. Il ne s'est pas développé en dehors du champ d'analyse des sciences humaines et sociales, il en fait partie comme en témoigne la terminologie utilisée dans la classification des différents discours. Dans la présente étude on n'a pas fait de coupures dans le temps pour les marquer chronologiquement pour la simple raison qu'ils sont encore tous actuels et véhiculés par divers groupes. Par contre, ils dénotent une certaine évolution qui peu à peu a pris la forme d'une véritable analyse sociologique. C'est dans ce sens que l'on entend émergence d'un discours féministe en sociologie. Le discours libéral par la voix de Wollstonecraft (1792) avait dès 1792 reconnu une origine sociale à la discrimination envers les femmes, ce qui a permis, dès lors, de chercher des réponses sociales à la situation des femmes. Les marxistes pour leur part, ont développé la dynamique de l'oppression en la situant dans l'ensemble des

rapports sociaux de production. La contribution des socialistes est premièrement d'avoir dissocié l'origine de l'oppression et l'apparition de la propriété privée. Deuxièmement, d'avoir expliqué que le marché du travail classique n'était pas la voie de la libération des femmes puisque leur exploitation ne se situait pas uniquement dans le système de la production publique de l'économie. L'apport des féministes radicales est surtout d'avoir situé au coeur de l'analyse l'oppression spécifique des femmes et d'avoir établi que le devenir des femmes devait se faire par les femmes. C'est acheminement de la recherche féministe a permis, à notre avis, l'avènement du féminisme matérialiste. Celui-ci apparaît comme étant la théorie la plus systématique de l'oppression spécifique des femmes. Les concepts sexage, appropriation privée et collective ont permis de déceler la face cachée du rapport homme/femme et d'en écrire la première version sociologique puisqu'il situe les hommes en action et les femmes en action dans l'ensemble complexe des interactions humaines. L'essentiel des arguments développés par ces divers discours, a été synthétisé dans le tableau II et leur cadre d'analyse peut brièvement se présenter ainsi:

Le discours libéral reconnaît une origine sociale à l'oppression des femmes. Il réclame l'égalité des chances pour les deux sexes. Egalité qui s'obtiendra par des réformes au niveau des droits civiques. La pensée libérale prône la croyance aux talents individuels, alors pourquoi pas l'émergence sociale des talents des femmes. L'offre et la demande des talents individuels se stabilisera par la conjoncture

du marché de la libre entreprise. En somme, c'est une libération des individus femmes, par l'accès à des postes dans l'organisation sociale de la société, suite à la réforme des droits. Cette vision du monde ne remet pas en question la société globale et son système de rapports sociaux. Ce n'est pas la société entière qui est malade, c'est sa structure juridique.

Le discours marxiste féministe voit l'oppression des femmes comme une conséquence de l'exploitation économique. La vie sociale des êtres est déterminée par la place qu'ils occupent dans le système de production: leur classe sociale (économique). Alors, les femmes doivent intégrer le marché du travail et devenir prolétaires pour espérer un changement dans leur vie d'opprimées. Car leur libération arrivera, en même temps, que celle de la classe entière des prolétaires: le jour où ils aboliront la propriété privée des moyens de production (les classes sociales, le capitalisme).

Le discours féministe radical situe les racines de l'oppression des femmes au niveau biologique. Il reconnaît l'oppression des femmes comme étant fondamentale, la contradiction principale que l'on observe dans tous les systèmes économiques. Leur vision de la libération des femmes diffère. Certaines exigent une révolution biologique qui marquera définitivement une coupure: le contrôle de la femme sur la nature. Pour d'autres, l'important est de reconstituer la communauté des femmes, d'identifier l'ennemi commun, le principal promoteur du sexisme: l'homme. Pour elles, la libération des femmes se fera

par les femmes et elle passe par le lesbianisme politique. Le féminisme est aussi perçu comme la théorie dont la pratique logique est radicale: le lesbianisme.

Le discours féministe socialiste reconnaît une oppression spécifique aux femmes et voit cette oppression aussi fondamentale que l'oppression économique. Ces deux formes d'oppression sont inséparables. Certaines voient l'origine de l'oppression des femmes antérieures à la propriété privée des moyens de production. Et la contestation des femmes émergerait de deux contradictions: contradiction dans la situation des femmes elles-mêmes et contradiction du système capitaliste. L'intégration massive des femmes sur le marché du travail classique n'est plus nécessaire et il faut diversifier les rapports sociaux. La lutte des femmes devient lutte commune avec les frères révolutionnaires, ralliant ainsi les deux formes indissociables de l'oppression sociale. En somme, elles posent des questions féministes et cherchent des réponses marxistes.

Le discours féministe matérialiste se refuse d'analyser la situation des femmes en dehors du social. Il considère l'oppression spécifique des femmes comme le point névralgique de toute analyse. L'analyse féministe s'insère dans la problématique de l'histoire de la domination des groupes sociaux les uns par les autres. C'est donc une interprétation féministe et matérialiste qu'il faut écrire pour comprendre l'exploitation des femmes. L'histoire de la lutte des classes de sexe fondée non sur l'anatomie mais sur les rapports sociaux entre les hommes et les femmes. Rapport d'appropriation matérielle de la

classe des femmes par la classe des hommes dans une relation de sexe (dominant vs dominée, maître vs esclave). Ce n'est pas uniquement la force de travail des femmes qui est appropriée mais les femmes elles-mêmes en tant qu'individu (machine à fabriquer la force de travail). Cette appropriation se manifeste sous diverses formes, elle est à la fois privée et collective. La classe de sexe dominante dispose de moyens d'appropriation qui assurent le maintien de l'ordre établi: le patriarcat.

Il a été signalé à plusieurs reprises que le féminisme matérialiste paraissait le discours le plus systématique de l'oppression spécifique des femmes. Ainsi, dans cette thèse, on lui a attribué une place plus importante, la section B du chapitre II et le chapitre III ont été consacrés à cerner son cadre d'analyse. Au chapitre II on retrouvait essentiellement sa problématique tandis que le troisième, lui, a été réservé à l'illustration des formes et moyens de l'appropriation matérielle.

Au quatrième chapitre, on s'est interrogé sur les implications du discours féministe matérialiste au niveau sociologique et politique. Dans ce chapitre il a été difficile de fixer certaines conséquences d'un tel discours parce qu'il s'inscrivait dans le débat actuel que soulève le féminisme. Le féminisme ne se présente pas seulement sous la forme d'une théorie mais aussi comme un mouvement, mouvement qui a des implications théoriques et sociales. C'est un mouvement théorique parce qu'il apparaît comme un changement dans les manières

traditionnelles de voir les rapports sociaux entre les classes. Le concept de classe de sexe à lui seul, présente un bouleversement théorique dans les manières traditionnelles de concevoir la classe. Le féminisme est aussi un mouvement social puisqu'il se présente comme un ensemble d'actions et d'interventions dont le but est d'aboutir à l'abolition de ce système de classes de sexe. Cette lutte féministe s'inscrit dans la conjoncture politique de la société et donne ainsi une dimension politique au mouvement. Plusieurs féministes parlent même de la formation d'un parti politique pour les femmes (certaines tentatives ont déjà eu lieu à Montréal, Toronto) d'autres pensent à une internationale féministe. Tatiana Mamonova lors de son passage à Montréal déclarait que "le salut des femmes passe par les femmes" et elle réclame fermement la création d'une internationale puisqu'"il faut rejoindre et défendre toutes les femmes en créant un lieu d'échanges de nature pluraliste" (Ingles, 1987: 26). Même si les féministes entrevoient la formation d'un parti politique pour les femmes, elles ne souhaitent pas pour autant voir leur ligne politique se cristalliser dans une forme unique. La force de leur position est justement d'accepter qu'il y a plusieurs manières de lutter et plusieurs stratégies pour contre-carrer l'exploitation et l'oppression des femmes. Ces manières de voir la lutte s'insèrent dans le débat actuel que soulève le féminisme politique et prend souvent la forme d'une polémique tant chez les féministes que chez ceux qui les critiquent.

En somme, cette thèse n'a fait que débroussailler le terrain

de l'analyse féministe. Elle cherchait surtout à retracer la présence d'un discours féministe qui s'intègre dans la pensée sociale. Tous les chapitres de cette recherche pourraient constituer une étude spécifique. Ils auraient pu être davantage illustrés, présentés dans un langage plus rigoureux mais la finalité de l'objectif aurait été la même retracer et préciser ce discours féministe tout en voulant faire de la sociologie du point de vue des femmes. Il aurait été impossible sans cette perspective de voir comment l'amour et la pornographie servent de moyens d'appropriation de la classe des femmes par la classe de sexe dominante. Il y a encore beaucoup à dire, c'est un début, il faut continuer à s'interroger, à préciser et à écrire l'histoire de la lutte des classes de sexe.

On peut toutefois voir dans cette thèse comment s'articule le dynamisme de l'oppression spécifique des femmes et comment par la manière d'expliquer, cette analyse s'insère dans l'objet de recherche des sciences sociales. Il reste encore beaucoup à faire, il est à espérer que d'autres études viendront s'ajouter. Il serait fort intéressant par exemple au niveau d'une recherche doctorale de reprendre les schèmes conceptuels de certaines théories sociologiques et de voir comment et pourquoi celles-ci n'ont pu rendre visible l'oppression spécifique des femmes. D'autres contributions pourraient donner lieu à des articles qui tenteraient d'expliquer comment se différencient, selon le temps et les conditions matérielles et sociales, les termes, discrimination, exploitation et oppression des femmes. La présente re-

cherche offre la possibilité de voir qu'à certains discours correspond une terminologie caractérisant la situation des femmes. Ainsi les discours libéral et marxiste parlent en terme de discrimination, situation distincte entre les hommes et les femmes qui se vit sous la forme d'une ségrégation, inégalité des droits civiques pour les libéraux et exclusion des femmes au niveau de la production sociale classique pour l'autre. L'exploitation des femmes est surtout mise en valeur par les socialistes qui ont reconnu qu'il n'y a pas que les prolétaires qui sont exploités. L'exploitation dans ce discours prend le sens de faire fonctionner dans le but de retirer un profit pour le système social global. Ainsi, l'exploitation déborde le cadre traditionnel de sa définition qui l'avait réduite à une seule forme d'exploitation: l'exploitation économique. L'oppression spécifique des femmes constitue le thème central des féministes radicales et matérialistes. Elles situent l'exploitation spécifique des femmes dans la problématique globale de la société en opposant les groupes sociaux les uns aux autres. La situation des femmes prend ainsi la forme d'une oppression spécifique qui s'inscrit dans un rapport de fort à faible, de dominant à dominé.

Cette thèse pourrait constituer le point de départ d'une telle analyse.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBISTUR M. et ARMOGATHE D.
1977 Histoire du féminisme français du Moyen-âge à nos jours. Paris: des femmes.
- ARON R.
1967 Les étapes de la pensée sociologique. Paris: Gallimard.
- BALLORAIN R.
1972 Le nouveau féminisme américain. Paris: Denoël / Gonthier
- BEBEL A.
[1883]
1891 La femme dans le Passé, le Présent et l'Avenir. Paris: Carré.
- BIRD F.
1970 La situation de la femme au Canada. Commission royale d'enquête, Ottawa: information Canada.
- BÎROU A.
1966 Vocabulaire pratique des sciences sociales. Paris: Economie et Humanisme, Ouvrières.
- BROWNMILLER S.
1976 Le viol. Paris: Stock / Étincelle.

CARRIER M.
1979

"Non la pornographie n'est pas inoffensive", in Châtelaine, 20, 7: 31-33, 80-83.

DAHRENDORF R.
1972

Classes et conflits de classes dans la société industrielle. Paris: Mouton.

de BEAUVOIR S.
1949

Le deuxième sexe. Paris: Gallimard, tome 2.

DÉLPHY C.
1975

"Pour un féminisme matérialiste", in l'Arc, Aix en Provence: 61: 61-67.

DELPHY et ALIAE
1977

"Variations sur des thèmes communs", in Questions féministes, 1: 3-20.

ENGELS

[1884]
1974

L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat. Paris: Sociales.

FIRESTONE S.
1972

La dialectique du sexe. Paris: Stock.

GAGNON M.-J.
1974

Les femmes vues par le Québec des hommes: 30 ans d'histoire des idéologies 1940-1970. Montréal: du jour.

GUILLAUMIN C.
1978a

"Pratique du pouvoir et idée de nature (2) Le discours de la nature", in Questions féministes, 3: 5-27.

GUILLAUMIN C.
1978b

"Pratique du pouvoir et idée de nature (1) L'appropriation des femmes", in Questions féministes, 2: 5-30.

HARNECKER M.
1974

Les concepts élémentaires du matérialisme historique. Bruxelles: Contradictions.

INGLES L.
1981

"Les internationales", in La Gazette des Femmes, Gouv. Québec 3, 1: 26-27.

JAGGAR A. M. et ROTHENBERG STRUHL P.
1978

Feminist Frameworks: Alternative Theoretical Accounts of the Relations between Women and Men. New-York: McGraw-Hill.

JULIEN P.
1978

"La rue", in Femmes de paroles, Montréal: Kébec, disc.: 33 tours.

JUTEAU-LEE D.
1980

Visions partielles, visions partiales: Sociology's Finished, Let's Speak of Sociologies, conférence présentée en l'Odéon du centre universitaire de l'Université d'Ottawa.

KIRSCH C.
1974

La division sexuelle du travail et l'infériorité sociale des femmes. Thèse de maîtrise en anthropologie, Université de Montréal.

LECLERC A.
1974

Parole de femme. Paris: Grasset.

- LÉTOURNEAU D.
1978 Les servantes du Bon Dieu, film documentaire,
Sherbrooke: Prisma.
- MATHIEU N.-C.
1973 "Homme-culture et femme-nature", in l'Homme:
revue française d'anthropologie. XIII, 3: 101-114.
- MEISSNER M.
1975 "Sur la division du travail et l'inégalité des
sexes", in Sociologie du travail. 4: 329-350.
- MICHEL A.
1979 Le féminisme. Paris: P.U.F., Que sais-je?
#1782.
- MILLETT K.
1973 La politique du mâle. Paris: Stock.
- MITCHELL J.
1974 L'Âge de femme. Paris: des femmes.
- POPOVICI A.
1970 "De l'aliénation d'affection: essai critique et
comparatif", in La revue du barreau canadien,
XLVIII: 235-269.
- ROCHER G.
1968 Introduction à la sociologie générale. Montréal:
HMH, tome 1.
- ROBERT P.
1967 Dictionnaire alphabétique et analogique de la
langue française. Paris: Société du nouveau
Littre.

ROUTHIER A.
1874

"Décisions des tribunaux de la Cour Supérieure",
in Revue légale, cause Laferrière / C. Ribardy,
5: 742-745.

ROWAN R.
1981

"La place des femmes dans les corporations pro-
fessionnelles", in Le Devoir 29 juin.

ROWBOTHAM S.
1972

Féminisme et révolution. Paris: Payot #229.

SULLEROT E.
1968

Histoire et sociologie du travail féminin. Pa-
ris: Gonthier.

TRUDEL G.
1942

Traité de droit civil du Québec, Montréal:
William et Lafleur: tome 1.

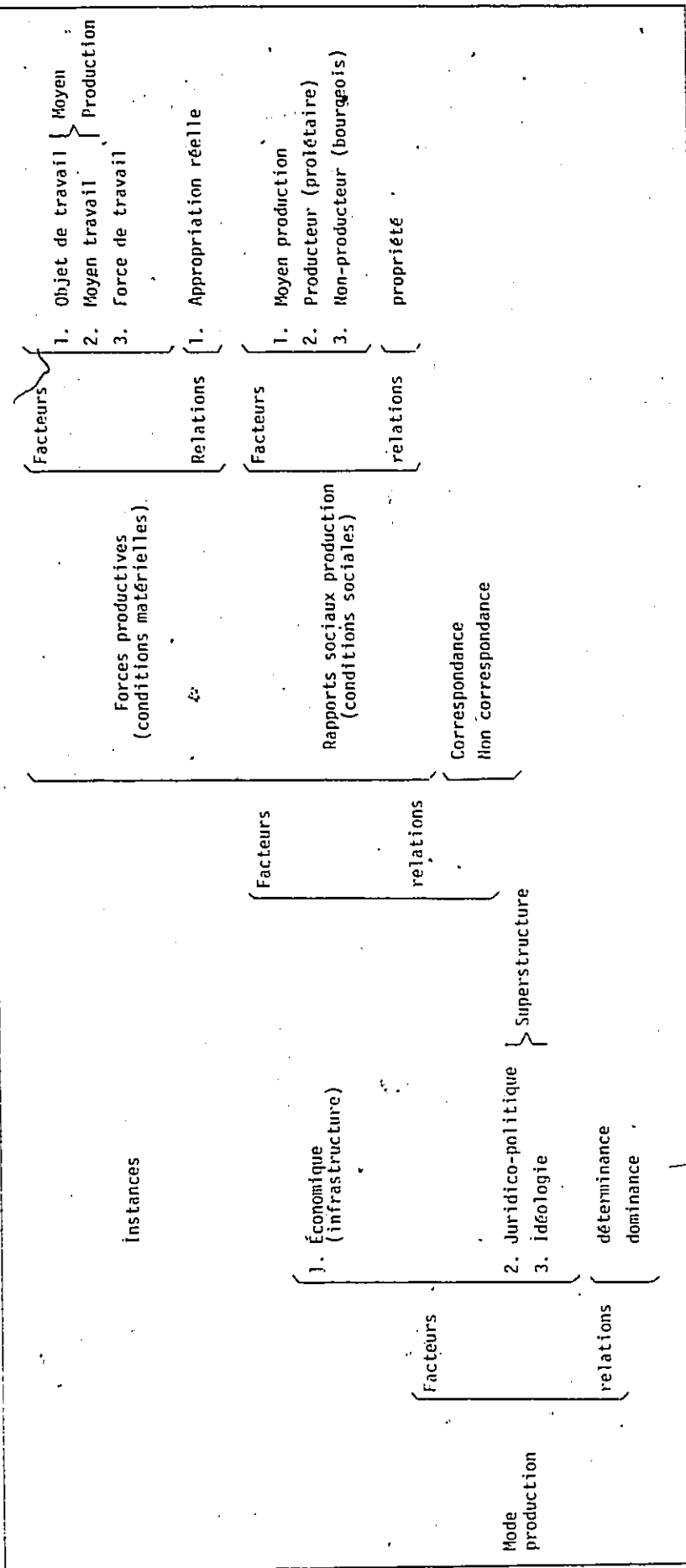
WOLLSTONECRAFT M.

[1792]
1976

Défense des droits de la femme. Traduction de
Cachin N.F., Paris: Payot #273.

ANNEXE

SCHEMA CONCEPTUEL DU MODE DE PRODUCTION



Notes du cours SOC7519 théorie sociologiques II donné par M. R. Miguelez (1975-1976).